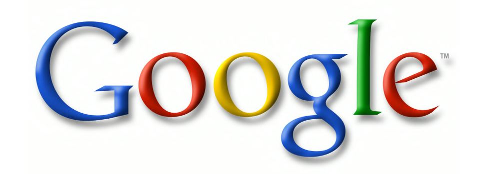
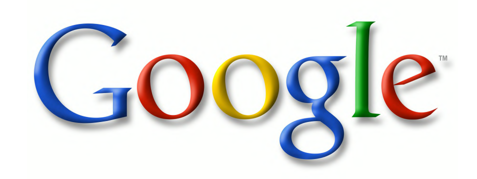
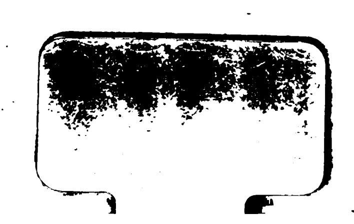







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



PARALLELE
DES PRINCIPAUX
POËTES
TRAGIQUES FRANÇOIS.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

[LE

,

.INE

ON.

& d'un Catalogue
, avec plusieurs ex-
..ites par les meilleurs
.e particulier de chacun
peut servir de supplement
tre de Corneille *, par M. de*
Introduction à la Lecture des
Tragiques de la Scene Francoise,



A PARIS,

AILLANT, Libraire ruë
.t Jean de Beauvais.

M. DCC. LXV.

PARALLELE
DES
TROIS PRINCIPAUX
POËTES
TRAGIQUES FRANÇOIS,
CORNEILLE, RACINE ET CREBILLON.

PRÉCÉDÉ

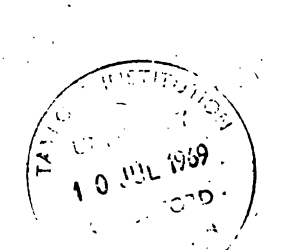
D'UN Abrégé de leurs vies & d'un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages, avec plusieurs extraits des Observations faites par les meilleurs Juges sur le caractere particulier de chacun d'eux : Ouvrage qui peut servir de supplement à l'édition du Théâtre de Corneille *, par M. de* Voltaire *, & d'Introduction à la Lecture des Chefs-d'Œuvres Tragiques de la Scene Francoise,*



A PARIS,

Chez SAILLANT, Libraire ruë St Jean de Beauvais.

M. DCC. LXV.


10 JUL 1969



AVERTISSEMENT.

LES Noms de *Racine*, de *Corneille* & de *Crebillon*, sont dans tous les esprits & sur toutes les bouches. On a oublié les actions de plusieurs Conquérans, mais les productions des grands hommes qui ont illustré la litérature & l'humanité ne s'effacent pas aussi aisement de la mémoire des hommes, tout ingrats qu'ils sont. La raison en est évidente; c'est qu'on prefere la lecture

des ouvrages qui élévent l'Ame ; au recit de ces actions attroces & brillantes, qui font tout le merite de l'histoire des Guerriers.

Est-il donc étonnant que l'enthousiasme pour *Corneille*, pour *Racine* & pour *Crebillon* soit aussi vif, que lorsque ces hommes illustres se montrerent pour la premiere fois sur la Sçene Françoise ? Non sans doute : on les a admiré & on les admire. Tous ceux en qui respire une éteincelle de goût veulent les lire & les juger, mais chacun suit en tenant la balance son caractere particulier. Les ames Romaines préférent le sublime *Corneille*, les cœurs sensibles le tendre *Racine*, les esprits melancoliques, le terrible *Crebillon*. Nous ne pro-

poſons point de ramener des ſentimens ſi differens à un même goût ; ce ſeroit vouloir mettre de l'ordre & de la ſymetrie dans une perſpective immenſe qui demande de la variété. Il faut qu'il y ait de la deverſité dans les opinions, puiſqu'il y en a dans les tempéramens & dans les eſprits.

Notre but eſt d'expoſer en peu de mots les beautés & les défauts de nos trois grands Poëtes Tragiques, & ce ſera à chaque lecteur de choiſir celui qui eſt le plus analogue à ſon genie. Ce n'eſt point ici une vaine déclamation, où un pédant de College s'épuiſe en Eloges emphatiques ſur ce qu'il n'a jamais ſenti. Nous tâchons de caracteriſer, & nous empruntons



les principaux traits des meilleurs Peintres de nos grands hommes. Nous repetons quelquefois leurs propres paroles, & nous nous en faisons gloire; Elevés à leur Ecole nous présentons les Cayers de nos maîtres & les Extraits de leurs leçons.

Cet ouvrage offrira premierement un abrégé de la vie de *Corneille*, de *Racine* & de *Crebillon*, avec un Catalogue raisonné de leurs ouvrages. Les qualités de leur ame y paroissent au grand jour comme celles de leurs ouvrages. L'éloge & le blâme sont le fruit des grandes reputations, & les Ecrivains superieurs sont comme les Princes, qui ne sont vertueux ni vicieux impunement. Il faut les ju-

ger avec sévérité après leur mort, afin que les Arrêts portés contre eux servent de frein aux Auteurs vivans qui sont entrés dans leur Carriere.

II. *Le Parallele de Corneille & de Racine, par M. de Fontenelle.* Ce petit ouvrage fut d'abord imprimé en feuille volante en 1693, à l'occasion de celui que le Baron de *Longe-Pierre* fit dans le même tems de ces deux Poëtes. *Longe-Pierre* flatoit trop *Racine* aux dépens de *Corneille*, & *Fontenelle* ne rend pas une entiere justice à *Racine*, dont il étoit l'ennemi. M. l'Abbé *Trublet* le lui disant un jour, il repondit avec beaucoup de sincérité : *Cela se peut bien ; il y a même grande apparence que cela*

est. Aussi *n'est-ce pas moi qui fit imprimer ce parallele, & tout imprimé qu'il étoit, je n'ai pas voulu lui donner place dans mes œuvres.* Il n'étoit guere possible que *Fontenelle* jugeât sainement de *Racine*; il étoit Neveu de *Corneille*; il avoit plus d'esprit que de sentiment, & tout Philosophe qu'il étoit, il cédoit peut-être au ressentiment des mortifications que l'Auteur d'*Athalie* avoit voulu lui donner. Son Parallele n'est donc point parfaitement équitable; mais il est plein de finesse, ainsi que tout ce qui est sorti de sa plume, & nous avons cru qu'on le verroit reparoître avec plaisir. Dans ce petit ouvrage.

III. *Le Parallele de Corneille & de*

Racine, par *M. le Marquis de Vauvenargues*. Ce morceau excellent forme un chapître de son *introduction à la connoissance de l'esprit humain*, *suivie de reflexions & des maximes*, ouvrage qui vit le jour en 1746 à Paris. *Corneille* a la superiorité dans le Parallele précedent, mais il la perd dans celui-ci, & il cede le pas à *Racine*. Chose assez étrange : le Marquis de *Vauvenargues* avoit l'ame élevée, le caractere ferme de *Corneille*, & il lui prefere *Racine* ; *Fontenelle* avoit l'Ame douce, le caractere poli & pliant de *Racine* & il se decide pour *Corneille*. Mais il est facile d'expliquer cette prétendue contradiction ; *Fontenelle* jugeoit un adversaire, & il devenoit injuste sans

le ſçavoir ; & le Marquis de *Vauvenargues*, en examinant les beautés & les défauts de *Corneille* étoit moins touché qu'un autre de la nobleſſe de ſes ſentimens, de l'élevation de ſes penſées, du ſublime de ſes reparties ; parce qu'aimant le naturel & le vrai, il ne pouvoit qu'être fortement choqué des declamations emphatiques & des rodomontades, qui les déparent. Voila ſurquoi il appuye dans ſon *Parallele*, où il y a autant de profondeur que de juſteſſe, & dont M. de *Voltaire* a beaucoup profité dans ſon Commentaire ſur *Corneille*.

On ne peut lire ce morceau, ſans s'intereſſer à l'Auteur ; il n'y a point de lecteur homme de

goût,

goût, qui ne veuille le connoître. Mais envain ouvriroit-on tous les *Dictionnaires Hiſtoriques** pour ſe ſatisfaire ; aucun n'en a parlé. Il n'étoit ni compilateur, ni homme de parti & les Lexicographes que nous avons eu juſqu'à préſent, n'ont guere fait mention que de ces gens là. Tachons de le venger de cet injuſte oubli.

Le Marquis de *Vauvenargues* étoit de Provence ; il ſervit de bonne heure & fut long-tems Capitaine au Régiment du Roi. La retraite de Prague, pendant trente lieues de glaces, jetta dans ſon ſein les ſemences des plus cruelles maladies & de la mort. Privé de la vue, accablé de ſouffrances au-dedans & au-dehors ; ce n'étoit que

par un excès de vertu, qu'il n'étoit point malheureux., &, cette vertu ne lui coutoit point d'efforts. Au milieu de ſes infirmités il éléva ſon cœur vers l'Etre tout puiſſant qui le frappoit, & lui adreſſa cette priere éloquente, digne de *Boſſuet* & de *Paſcal.* Elle eſt un peu longue, mais ce qui eſt beau eſt toûjours trop court, & on nous ſçaura gré de la placer ici.

» O Dieu! qu'elle offenſe arme » votre bras contre moi. Quelle » malheureuſe foibleſſe m'attire vo- » tre indignation? Vous verſés dans » mon cœur malade le fiel & l'en- » nui qui le rongent; vous ſechez » l'eſperance au fond de ma penſée; » vous noyez ma vie d'amertume; » les plaiſirs, la ſanté, la jeuneſſe

» m'échappent ; la gloire qui flat-
» te de loin les ſonges d'une Ame
» ambitieuſe ; vous me raviſſez
» tout. . . . .

» Etre juſte, je vous cherchai,
» ſi-tôt que je pus vous connoître ;
» je vous conſacrai mes hommages &
» mes vœux innocens dès ma plus
» tendre enfance, & j'aimai vos
» ſaintes rigueurs. Pourquoi m'avez-
» vous délaiſſé ? Pourquoi, lorſ-
» que l'orgueil, l'ambition, les
» plaiſirs m'ont tendus leurs piéges
» infideles. . . . C'étoit ſous leurs
» traits que mon cœur ne pouvoit
» ſe paſſer d'appui.

» J'ai laiſſé tomber un régard ſur
» les dons enchanteurs du monde,
» & ſoudain vous m'avez quitté ;
» & l'ennui, les ſoucis, les remords,

» les douleurs ont en foule innon-
» dé ma vie.

» O mon Ame, montre-toi forte
» dans ces rigoureuſes épreuves ;
» ſois patiente ; eſpere à ton Dieu ;
» tes maux finiront ; rien n'eſt ſta-
» ble, la terre elle-même & les
» Cieux s'évanouiront comme un
» ſonge. Tu vois ces Nations & ces
» Trônes, qui tiennent la terre
» aſſervie : tout cela perira. Ecou-
» te, le jour du Seigneur n'eſt pas
» loin : il viendra ; l'Univers ſurpris
» ſentira les reſſorts de ſon être épui-
» ſés & ſes fondemens ébranlés :
» l'Aurore de l'éternité luira dans le
» fond des Tombeaux, la mort
» n'aura plus d'aziles.

» O revolution éffroyable ! l'ho-
» micide & l'inceſtueux jouiſſoient

» en paix de leurs crimes & dor-
» moient ſur des lits de fleurs ; cette
» voix a frappé les airs ; le Soleil
» a fait ſa carriere ; la face des
» Cieux a changé. A ces mots les
» Mers, les Montagnes, les Fo-
» rêts, le Tombeaux frémiſſent,
» la nuit parle, les vents s'appel-
» lent.

» Dieu vivant ! ainſi vos ven-
» geances ſe déclarent & s'accom-
» pliſſent : ainſi vous ſortez du
» ſilence & des ombres qui vous
» couvroient. O Chriſt ! votre re-
» gne eſt venu. Pere, Fils, Eſ-
» prit éternel, l'Univers aveu-
» glé ne pouvoit vous comprendre.
» L'Univers n'eſt plus ; mais vous
» êtes ; Vous-êtes ; vous Jugez
» les peuples. Le foible, le fort,

» l'innocent, l'incredule, le sacri-
» lége; tous sont devant vous.
» Quel spectacle! je me tais; mon
» ame se trouble & s'égare en
» son propre fonds. Trinité formi-
» dable au crime, recevez mes
» humbles hommages. »

Un homme ainsi disposé ne devoit pas redouter la mort. Le Marquis de *Vauvenargues* la vit aprocher avec cette tranquillité, que les anciens Philosophes s'efforçoient d'acquerir ou de montrer, & que la Religion seule peut donner. Sa mort fut une perte pour les lettres, qu'il avoit toûjours cultivées même dans le tumultte des armes. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il possedoit la vraie Philosophie & la vraie éloquence sans autre étu-

de que le ſecours de quelques bons livres ; ſon ame étoit forte, ſolide & grande ; la ſimplicité d'un enfant timide couvroit la profondeur & la force de ſon génie. Tels ſont les Eloges qu'en fait Monſieur de *Voltaire*, dont nous ne ſommes que l'Echo, mais nous repetons l'un & l'autre d'après le Public.

IV. Des *obſervations* ſur le jugement que Monſieur de *Voltaire* & Madame de *Sevigné* ont porté de *Corneille* & de *Racine* ; l'un dans ſon *Temple du goût*, & l'autre dans ſes *Lettres*, par Monſieur *Gaillard*, Auteur de la *Poëtique Françoiſe à l'uſage des Dames* en 2 volumes in-12. Ces obſervations judicieuſes & réfle-

chies, étoient d'autant plus necessaires, que plusieurs personnes souscrivent aveuglement aux louanges & aux censures que Madame de *Sevigné* prodigue. Qu'on dise que ses Lettres charment par une simplicité ingénieuse, & par une heureuse négligence; qu'elles respirent ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai; à la bonne heure, mais qu'on s'en tienne là. Il est certain que l'illustre Marquise n'avoit pas autant de justesse dans l'esprit, que de délicatesse dans le cœur; elle sentoit avec vivacité, elle refléchissoit peu; enfin si je l'ose dire elle étoit Femme; & dans le suffrage qu'elle donnoit à *Corneille*, préferablement à *Racine*,

elle écoutoit plus les préjugés de sont enfance, que son goût & son jugement.

V. Des *reflexions* sur la maniere de *Dialoguer* de nos principaux Poëtes Tragiques, *l'Examen* des fautes de langage dans la Tragédie de *Pompée*. Ces deux morceaux estimables parurent en 1749, dans un livre intitulé *Connoissance des Beautés & des Défauts de l'Eloquence & de la Poësie dans la Langue Françoise*. Monsieur de *Voltaire* y est extrémement loué; & quelques esprits malins le lui attribuerent, & crûrent qu'il étoit le sacrificateur & le Dieu. Beaucoup d'Auteurs modernes sont examinés severement dans cette

Brochure, qui étoit, vrai-semblablement, le fruit de l'amitié de quelque littérateur pour Monsieur de *Voltaire*, plutôt qu'un monument de sa vanité. On cria à la satire ; on souleva tous les critiques ; mais à présent que l'esprit s'est refroidi sur cette bagatelle, on convient qu'elle renferme des reflexions très-judicieuses (à quelques unes près) qui ne peuvent partir que d'un homme d'un goût cultivé, d'un esprit juste & nourri des bons modéles. On a même vû avec plaisir la plûpart de ces reflexions dans les derniers ouvrages de Monsieur de *Voltaire* ; tant il est vrai que le Public est com-

me la plûpart des particuliers, qui déchirent & qui flattent tour à tour, & qui encensent le soir l'Autel qu'ils avoient voulu demolir le matin.

VI. Enfin on trouvera dans cette Brochure l'Extrait de l'*Eloge de Crebillon* par Monsieur de *Voltaire*; le *Parallele* de *Corneille* & de *Racine*, par Monsieur l'Abbé *Bateux* & par la Bruyere; & quelques autres petits morceaux dont chacun dit quelque chose. On se croira trop satisfait, si cet essai peut servir aux Lecteurs qui veulent distinguer les différentes qualités qui caracterisent nos trois grands Poëtes Tragiques: Car ils ont

chacun leur caractere, comme chaque homme a sa phisionomie, & chaque objet ses couleurs. Malheur à ceux qui n'ont pas d'yeux !



ABREGÉ



ABRÉGÉ DE LA VIE DE PIERRE CORNEILLE.

CORNEILLE (*Pierre*) nâquit à Rouen en 1606, d'un Avocat-Général à la Table de marbre. Après avoir fait ſes études aux Jéſuites, il exerça la charge de ſon Pere ſans goût & par conſéquent ſans ſuccès. Il ne connoiſſoit pas encore ſon talent pour la Poéſie, lorſqu'un de ſes amis le mena chez ſa Maîtreſſe ; il en devint amoureux, & s'étant établi ſur les ruines de ſon introduc-

teur, le plaiſir que lui fait cette avanture le rend Poéte ; il en fait une comédie ſous le nom de *Melite* & voilà le grand Corneille.

Cette premiere Piéce repréſentée en 1625 fut ſuivie de cinq autres 1°. la *Galérie du Pálais*. 2° la *Veuve*. 3° la *Suivante*. 4° la *Place Royale*. 5° *Clitandre*. Ces Piéces, indignes de notre ſiécle, ſont très-bonnes en les comparant à ce qu'on avoit alors; on y trouve quelquefois des Vers très-bien faits & les Saillies d'un eſprit original.

La premiere Piéce, où l'on vit le germe des grandes beautés qui brillent dans ſes autres Tragédies, eſt *Médée*, jouée en 1635 ; il eſt vrai qu'il ſeroit aujourd'hui inconnu, s'il n'avoit pas fait d'autre ouvrage. Sa Piéce eſt pleine de longues déclamations ; on ne s'intereſſe à aucun perſonnage ; la maniere dont il traite ſon ſujet revolte ; tout y eſt in-

croyable ; le ſtile eſt négligé & vicieux ; mais enfin il y a quelques traits qui annoncent le grand *Corneille*. Ce Poéte avoit 30 ans quand il donna ſa *Médée* : c'eſt l'âge de la force de l'eſprit ; mais il étoit encore ſubjugué par ſon ſiécle. Confondu alors parmi les cinq Auteurs que le Cardinal de *Richelieu* faiſoit travailler aux piéces dont il étoit l'inventeur, il n'avoit ni bon modéle ni bon juge. Ces cinq Poétes étoient *Rotrou*, *l'Etoile*, *Colletet*, *Boisrobert*, mais il ne trouva d'amitié & d'eſtime que dans *Rotrou*, qui à la vérité ſentoit ſon mérite, mais qui étoit incapable de guider ſon génie. *Corneille* ſe retira bientôt de cette ſociété ſous le prétexte des arrangemens de ſa petite fortune, qui exigeoit ſa préſence à Rouen.

Après *Médée*, il donna *l'illuſion comique* en 1636 : Piéce irréguliere & bizarre, & dont les agrémens ne

dédommagent point de sa bizarrerie & de son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan, qui abattoit d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol. Il falloit alors de ces caractères sur la Scéne. *Clitandre* est à peu près dans ce goût; les personnages combattent sur le théâtre; on y tue, on y assassine; on voit des Héroïnes tirer l'épée; des Archers courent après le meurtriers; des femmes se déguisent en hommes; il y a de quoi faire un Roman de dix tomes & cependant rien de si froid & de plus ennuyeux.

Corneille parut enfin tel qu'il étoit dans le *Cid*, joué en 1636, Piéce imitée de l'Espagnol & dans laquelle il sçut parler au cœur & arracher des larmes de tous les yeux. On ne connoissoit point avant cette piéce ce combat des passions, ce choc des sentimens de l'ame, & ce

fut par *Corneille* que la France & l'Europe apprirent cet art admirable. On ſçait quel ſuccès eut le *Cid*, & quel enthouſiaſme il produiſit dans la Nation. Il étoit paſſé en proverbe : *cela eſt beau comme le Cid.* Corneille vit ſa piéce traduite dans toutes les langues de l'Europe, hormis la Turque & l'Eſclavone; tout le monde vouloit en ſçavoir quelque partie par cœur; on la faiſoit apprendre aux enfans; mais au milieu de ces applaudiſſemens du public, il eut la douleur d'eſſuyer les plus grandes contradictions & les dégoûts le plus amers. *Scuderi*, *Claveret*, *Mairet* ſe déchaînerent contre lui avec tout l'emportement de la jalouſie humiliée, & le Cardinal de *Richelieu* ſon protecteur, mécontent de ce qu'il avoit voulu changer quelque choſe dans une de ſes piéces, ſe mit à la tête de tous ſes ennemis. Les yeux de

ce Ministre se fermerent trop sur les beautés ; ils ne virent que les irrégularités de la piéce, l'inutilité & l'inconvenance du rôle de l'Infante, le rôle foible du Roi, le rôle encore plus foible de Don *Sanche*, les défauts du stile qui n'est pas toujours ni correct ni élégant. L'Académie Françoise fut chargée de donner ses observations ; elle les donna, mais *elle eut beau censurer, le public revolté s'obstina à l'admirer.*

Les *Horaces*, Tragédie jouée en 1639 (*) exciterent moins la bile des Censeurs que le *Cid*, & reçurent d'aussi grands applaudissemens. On menaça cependant l'Auteur d'une seconde critique, mais il repondit : *Horace fut condamné par les Duumvirs, & absous par le Peuple.* Cette piéce n'est pas reguliére ; il y

(*) Et non en 1641, comme le porte l'édition de *Corneille* par M. de V.

a trois Tragédies abſolument diſtinctes, la victoire d'*Horace*, ſon procès & la mort de *Camille*; tout le cinquiéme Acte n'eſt qu'un plaidoyer hors d'œuvre; mais il y a dans ce plaidoyer ainſi que dans le reſte de l'ouvrage de beaux détails, des maximes profondes, nobles, juſtes. Les Scénes d'*Horace*, de *Curiace* & du vieil *Horace* ſont d'une ſi grande beauté, qu'on reverra toujours ce Poéme avec plaiſir quand il ſe trouvera des Acteurs capables de le jouer.

Cinna, ou la *Clémence d'Auguſte*, Tragédie jouée en 1639, n'eſt point une piéce telle que les *Horaces*; on voit bien ce même pinceau, mais l'ordonnance du tableau eſt très-ſupérieure. Il n'y a point de double action; c'eſt toujours la même intrigue; les trois unités ſont auſſi parfaitement obſervées qu'elles puiſſent l'être. La Scéne premiere,

du ſecond Acte eſt un chef-d'œuvre d'éloquence, & il y a pluſieurs morceaux dignes de cette Scéne. On trouve preſque partout de la nobleſſe, des ſentimens vrais, de la force, de la véhémence, des grands traits ſans cette emphaſe & cette enflure qui n'eſt qu'une grandeur fauſſe. Cette piéce eſt la plus belle de *Corneille*, ſuivant de très-bons Juges, quoique l'Auteur donna la préférence à *Rodogune*.

Quand on paſſe de *Cinna* à *Polyeucte* qui fut jouée en 1640, on ſe trouve dans un monde tout différent; mais les grands Poétes ainſi que les grands Peintres ſçavent traiter tous les ſujets. On prétend que *Corneille* ayant lû ſa piéce à l'Hôtel de Rambouillet, elle y fut condamnée d'une voix unanime, & que ſans un vieux Comédien nommé *Laroque*, qui lui perſuada de la donner au Public, nous en ſerions

peut-être privés. Il eſt vrai que *Polyeucte* ne paroît guére propre au Théâtre, parce que ce perſonnage n'excite ni la pitié ni la crainte; mais il y a de très-beaux traits dans ſon rôle, & il falloit un très-grand génie pour manier un ſujet ſi difficile. Nous ne parlons pas de l'extrême beauté du rôle de *Sévére*, de la ſituation piquante de *Pauline*, de ſa Scéne admirable avec *Sévére* au quatriéme Acte; toutes ces beautés effacent les défauts de cette piéce & lui aſſurent un ſuccès éternel.

La *mort de Pompée*, donnée l'année d'après a moins de régularité; ce n'eſt point une véritable Tragédie, ſelon quelques critiques; c'eſt un Recueil de morceaux excellens qui ne ſont point un tout; c'eſt un ouvrage d'un genre unique que le génie de *Corneille*, animé de la grandeur Romaine, pouvoit

ſeul faire réuſſir. L'amour de Céſar pour Cléopatre eſt ridicule & traité ridiculement. Si l'on excepte les Scénes de *Chimene* dans le *Cid* & quelques morceaux de *Polyeucte*, cette paſſion ne fut jamais peinte par *Corneille* comme elle doit l'être. Le ſtile de cette piéce eſt fort élevé ; l'Auteur plein de *Lucain* répandit la pompe de ſa verſification & la hardieſſe de ſes penſées dans ſa piéce ; mais cette pompe dans le Poéte François & dans le Latin va quelquefois juſqu'à l'enflure.

Corneille avoit donné le modéle des bonnes Tragédies ; il donna celui de la Comédie en publiant celle du *Menteur* en 1642. Ce n'eſt qu'une imitation de celle de *Lopes*, de *Vega*, Poéte Eſpagnol, ou plutôt de *Juan* d'*Alcaron* ; mais c'eſt probablement à cette imitation que nous devons *Moliere*. Corneille mit donc

le premier le bon comique ſur le Théâtre ; & ſa comédie quoique défeƈtueuſe eut long-temps une ſupériorité prodigieuſe ſur toutes les piéces de ſes contemporains. La Scéne troiſiéme de l'Aƈte cinquiéme eſt pleine de force & de nobleſſe ; on y voit la même main qui peignit le vieil *Horace* & Dom *Diegue.*

La *ſuite du Menteur* repréſentée en 1643 & imitée auſſi de l'Eſpagnol, ne réuſſit point d'abord, mais elle eut enſuite un ſuccès heureux. L'intrigue de cette ſeconde piéce eſt beauçoup plus intéreſſante que celle de la premiere ; & en donnant de l'ame au caraƈtere de *Philiſte*, en tâchant d'amener un peu mieux les beaux ſentimens & la plaiſanterie, en mettant en œuvre la jalouſie, enfin en retranchant quelques mauvaiſes pointes de *Cliton*, on feroit de cette piéce un chef-d'œuvre.

Théodore vierge & martyre, jouée en 1645, ne servit qu'à montrer que le génie le plus élevé, tombe quelquefois le plus bas ; c'est toujours la même versification que dans ses mauvaises piéces tantôt forte, tantôt foible ; toujours la même inégalité de stile ; le même tour de phrase : la même maniere d'intriguer ; mais l'action principale étant la prostitution de la Sainte, cette piéce ne put que revolter un Parterre délicat. Il y a des vers qui présentent les images les plus basses; on menace *Théodore* de la livrer à l'infamie, & elle répond, que si on la reduisoit à cette extrêmité,

On la verroit offrir d'une ame résolue
A l'Epoux sans macule une Epouse impollue.

M. de *Fontenelle*, à qui on recita ces vers, sans lui dire de qui ils étoient, s'écria : *quel est le Ronsard qui a pu écrire ainsi ? c'est*, lui

répondit-on,

répondit-on, *votre cher oncle le grand Corneille*. Cette piéce détestable péche par l'indécence du sujet, par la conduite & sur-tout par la froideur. *Corneille* a presque toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur & la pitié; il donne tout à l'intrigue & souvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéressante.

Le sujet de *Rodogune Princesse des Parthes*, Tragédie représentée en 1646, est aussi grand & aussi terrible que celui de *Théodore* est bizarre & impraticable; mais tous les faits ne sont pas ajustés au théâtre d'une maniere vraisemblable. L'Auteur amene de grandes beautés par des préparations forcées & peu naturelles. Elles servent d'échaffaud pour le cinquiéme Acte, dont les grands traits, la situation unique & le terrible tableau demandent grace pour les fautes de la

piéce & l'obtiennent. Le grand art de *Corneille* est de tenir les esprits en suspens & d'arranger tellement les événemens qu'on ne peut déviner le dénouement de cette Tragédie admirable. *Corneille* la préferoit à toutes ses autres piéces, quoique le public fut pour *Cinna*.

Ce sublime génie se soutint dans *Héraclius*, tragédie jouée en 1647. Le fond en est noble, théâtral, attachant; elle est si chargée d'incidens qu'une premiere représentation est plutôt un travail qu'un amusement, mais en excitant la curiosité l'intrigue occupe l'esprit du spectateur, dont l'amour propre est très-flatté lorsqu'il l'a débrouillée. *Despreaux* l'appelloit un Logogriphe, mais il y a de très-beaux morceaux dans cette Enigme, & quoique la diction n'en soit ni assez pure, ni assez élégante, ni assez noble, on la lit toujours avec plaisir.

Dom Sanche d'Arragon, Comédie Héroïque jouée en 1650, ou 51, n'eut jamais un grand ſuccès; la raiſon en eſt que trois Princeſſes amoureuſes d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour & de fierté. C'eſt que ces Reines qui ſe paſſionnent pour un Avanturier ajouteroient la plus grande indécence à l'ennui, ſi on ne ſoupçonnoit que cet avanturier eſt un Prince. D'ailleurs l'amour de ces Princeſſes ne produit rien du tout dans la piéce, & leur ſtile eſt à la fois incorrect & recherché, obſcur & foible, dur & traînant.

Androméde, Tragédie en machines repréſentée en 1650, eſt oubliée aujourd'hui; il y a pourtant quelques beautés, & on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie.

Nicoméde, Tragédie jouée en 1657, eſt dans un goût différent;

il rentre plus dans le genre de Dom *Sanche d'Arragon*. Ce sont des avantures extraordinaires, des bravades, des sentimens généreux, mais ce n'est ni la terreur, ni la pitié de la vraie tragédie. Si l'intrigue eut été terrible telle que celle de *Rodogune*, le caractere de *Nicoméde* eut paru un chef-d'œuvre.

Pertharite, Roi des Lombards tragédie jouée en 1653, ne le fut qu'une fois. Les sentimens parurent outrés ou foibles, & rarement nobles, & les vers ne sont presque qu'une prose comique rimée.

Le mauvais succès de la piéce précédente avoit dégoûté *Corneille* du théâtre, mais ne pouvant résister à l'impulsion de la Poésie & aux sollicitations de *Fouquet*, il donna son Œdipe en 1659. Cette tragédie réussit & lui attira de nouveaux bienfaits du Roi. Il l'a dédia par une Epitre en vers à *Fouquet*, com-

me il avoit dédié *Cinna* à *Montauron*, tréſorier de l'Epargne, qui lui donna mille piſtoles. On appella depuis les dédicaces lucratives des *Epitres à la Montauron*. *Corneille* n'épargnoit pas les louanges dans ſes Epitres dédicatoires, & cet homme ſi grand dans ſes tragédies paroiſſoit alors bien petit. Les Poétes favoriſés de la fortune, l'en ont blâmé, mais s'ils avoient été auſſi peu riches que lui, peut-être auroient-ils avilli davantage les muſes & les lettres. Quoiqu'il en ſoit le nom de *Fouquet* ne fera point paſſer à la poſtérité la tragédie d'*Œdipe*, où l'Auteur eſt plus occupé à diſſerter qu'à inſpirer le pathétique qu'on attendoit d'une ſi affreuſe ſituation.

On ne ſupporteroit pas plus aujourd'hui la tragédie de la *Toiſon d'or*, que *Corneille* donna en 1660 avec des machines. Il n'y a aucun trait brillant qu'on puiſſe remarquer

dans le ſtile & le goût de pointes & des jeux des mots s'y fait trop remarquer. L'intrigue ne vaut pas mieux que la diction, & le Prologue eſt auſſi inſipide que l'un & l'autre ; c'eſt une amplification de Collége.

Après tant de Tragédies peu dignes de *Corneille*, il donna en 1662 *Sertorius* dans laquelle on retrouve ſouvent l'auteur de *Cinna*. Il n'y a à la vérité ni paſſions violentes, ni deſcriptions pompeuſes, ni recits pathétiques ; mais l'entrevûe de *Pompée* & de *Sertorius* eſt un des plus beaux morceaux de notre théâtre. *S'il* y a quelques défauts dans le ſtile, ces fautes légeres n'ôtent rien à la nobleſſe des ſentimens, à la politique, aux bienſéances de toute eſpèce, qui font un chef-d'œuvre de cette converſation. Elle n'eſt pas tragique, ainſi que la piéce, il faut en convenir ; elle

n'eſt que politique ; mais que cette politique eſt admirable, lorſque les caracteres ſont nouveaux, les perſonnages ſi grands, & que c'eſt *Corneille* qui les fait parler ! On prétend que le Vicomte de *Turenne* s'écria à la repréſentation de *Sertorius* : *ou donc Corneille a-t-il pu apprendre l'art de la Guerre ?* ce conte eſt ridicule, ſuivant M. de *Voltaire*, mais il ſe trouve par-tout, & nous n'avons pas dû l'oublier. Au reſte, le dénouement de *Sertorius* eſt très-froid, & il n'a jamais remué l'ame des ſpectateurs.

La *Sophonisbe*, tragédie repréſentée en 1663, n'eſt guére plus tragique & elle manque entiérement d'intérêt, quoiqu'elle ſoit aſſez fortement écrite.

Othon, joüé en 1664, tombe dans le même défaut que la précedente ; il n'y a rien d'attachant ni de tragique ; ce n'eſt qu'un arran-

gement de famille, on ne s'y intereſſe pour perſonne ; il y eſt beaucoup parlé d'amour, & cet amour même refroidit le Lecteur. *Corneille* refit, dit-on, trois fois le cinquiéme acte ; mais ſi la choſe eſt vraie, elle prouve qu'il falloit le refaire une quatriéme, ou plutôt qu'il étoit impoſſible de tirer un cinquiéme acte intereſſant d'un ſujet tel qu'*Othon*. On y cherche en vain un ſtile pur, Noble, coulant & égal. Cette piéce réuſſit cependant, en faveur des beautés des premieres Scénes & de quelques heureuſes imitations de *Tacite*. *Corneille* tâcha de peindre la corruption de la Cour des Empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la Republique ; mais il s'en faut beaucoup que ſes couleurs ſoient auſſi fortes & auſſi brillantes que dans ſes premieres piéces. Le Maréchal de *Grammont* dit à l'occaſion de cette Tragédie,

qui eût des suffrages illustres, que *Corneille devroit être le Breviaire des Rois;* & *M.* dé *Louvois, qu'il faudroit un parterrrè composé de Ministres d'Etat pour la bien juger.*

Corneille donnoit un ouvrage de Théâtre presque tous les ans depuis 1645, & ces ouvrages n'étoient pas parfaits. Le Public commençoit à se degoûter; la Tragédie d'*Agésilas* jouée en 1666, ne servit pas à le faire revenir de son dégoût; elle est très-froide & aussi mal écrite que mal conduite. On y voit encore dans quelques endroits un reste de *Corneille*, mais en général on y sent beaucoup plus sa vieillesse. On pretend que la mesure des vers qu'il employa dans *Agezilas* nuisit beaucoup au succès de cette Tragédie; mais le public ne s'en seroit pas apperçu s'il n'avoit pas entierement négligé l'intérêt & le stile.

Boileau frappé des chûtes de

Corneille fit cette Epigramme :

J'ai vû L'*Agezilas*,
Hélas !
Mais après L'*Attila*,
Hola !

Cette Tragédie *D'Attila*, fut jouée en 1667 & elle se ressent encore du déclin de son Auteur, qui baissoit à mesure que *Racine* s'élevoit. Son stile raboteux, incorrect, dur, sec, rebutoit les esprits, & l'intrigue de la piéce ne les ramenoit pas. La comparaison qu'on faisoit de lui avec son Rival ne contribuoit pas peu à l'ennui qu'inspiroient ses piéces.

Le public fut bientôt à portée de faire cette comparaison d'une maniere plus sensible. *Henriete* d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, se ressouvenant des sentimens qu'elle avoit eu pour lui, & du goût vif de ce Prince pour elle, chargea le Marquis de *Dangeau* confi-

dent de ses amours avec le Roi, d'engager secretement *Corneille* & *Racine* à faire chacun une Tragédie des adieux de *Titus* & de *Bérénice*. Les deux piéces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sçut qu'il avoit un Rival. Elle furent jouées en même temps sur la fin de la même année; mais dans cette espece de duel entre deux grand Poétes, la victoire demeura au plus jeune.

En vain *Corneille* voulut imiter la mollesse du stile de son Emule, il s'en tira comme un homme robuste sans graces & sans souplesse, qui veut se donner les attitudes gracieuses d'un danseur agile & élégant. Sa piéce étoit contraire à son génie; elle tomba & on ne peut plus la lire.

Pulcherie, Comédie Héroïque, représentée en 1674, est encore l'ouvrage d'un Viellard; nulle gran-

de intrigue, nul événement considérale; pas un ſeul perſonnage auquel on s'intéreſſe. On y parle d'amour de maniere à dégoûter de cette paſſion, tant le ſtile eſt barbare. *Corneille* vouloit mettre de le tendreſſe dans toutes ſes piéces; mais depuis *Polyeucte* ce ne ſont que des contrats de Mariage où l'on ſtipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raiſonnemens alambiqués ſur les devoirs des vrais Amans.

Il ſemble que *Corneille* voulut joutter contre *Racine*; car dans *Surena*, Tragédie jouée à la fin de 1674; tout roule ſur l'amour; mais cette paſſion y eſt traitée comme dans ſes plus mauvaiſes piéces; il eſt ſans chaleur & ſans vie.

Après *Surena*, *Corneille* renonça au Théâtre qu'il auroit dû abandonner plutôt, mais il eut la conſolation de voir repréſenter ſes anciennes

nes piéces en 1676 à Versailles. Son feu Poétique se reveilla alors & il s'écria dans une Epitre au Roi :

Est-il vrai ; grand Monarque, & puis-je me vanter,
Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?
Qu'au bout de quarante ans, *Cinna*, *Pompée*, *Horace*,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place ?
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux
N'ôte point leur vieux lustres à mes premiers travaux ?
Acheve, les derniers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse croire Enfans d'un autre Pere.
Ce sont des malheureux étouffez au bereeau,
Qu'un seul de tes regards titeroit du tombeau,
On voit *Sertorius*, *Oedipe* & *Rodogune*,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montreroit qu'*Othon* & *Surena*,
Ne sont pas des cadets indignes de *Cinna*.
Sophonisbe à son tour, *Attila*, *Pulcherie*,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie:
Agezilas en foule auroit des spectateurs,
Et *Bérénice* en fin trouveroit des Acteurs.
Le peuple, je l'avoue, à la Cour les dégradent :
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent.
Pour bien écrire encore j'ai trop longtems écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'Esprit.

Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois le tien à mes derniers Ouvrages !

Pour entendre ce que dit *Corneille* sur sa *Bérénice*, il faut sçavoir qu'elle n'avoit été jouée que par des mauvais Comédiens, parce que sa Rivale avoit eu l'Art & le bonheur de lui enlever les bons.

Quoique les derniers ouvrages de *Corneille* n'ayent pas beaucoup de mérite, n'oublions jamais les excellens morceaux des ses premieres productions. Les belles Scénes du *Cid*, les admirables tirades des *Horaces*, les beautés Nobles & sages de *Cinna*, le sublime de *Cornelie*, les Rolles de *Severe* & de *Pauline*, le cinquiéme acte de *Rodogune*, la conference de *Sertorius* & de *Pompée*, tant de beautés produites dans un temps où la France étoit agreste, grossiere, ignorante, sans esprit & sans goût le feront toujours regar-

der comme le Pere du Théâtre. Dans les endroits où il excelle, il est sublime; il rend l'Heroïsme dans tout son éclat; il étonne, maîtrise & instruit, mais il écrit très inégalement, quoique son génie ne fut pas peut-être inégal. On le voit toujours dans ses meilleures piéces & dans ses plus mauvaises attaché à la solidité du raisonnement, à la force & a la profondeur des idées; presque toujours plus occupé à penser & à retourner ses pensées qu'à toucher; plein de ressources jusques dans les sujets les plus ingrats, mais de ressources souvent peu tragiques; choisissant mal tous ses sujets depuis *Œdipe*; inventant des intrigues, mais petites & incapables d'attacher. Il n'eût pas le pathétique des Grecs; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune*; mais quelques défauts qu'on lui trouve, il faut convenir qu'on lui doit la Tragédie, la Comé-

die & l'Art de penser.

Corneille, debarassé du Théâtre, se prépara à la mort ; la sienne arriva en 1684. il étoit âgé de 78 ans & Doyen de l'Académie Françoise qui se l'étoit associé en 1647. Son exterieur n'avoit rien qui annonça son esprit, & cet homme qui faisoit si bien parler les Grecs & les Romains, parloit lui même assez mal. Une grande Princesse fut si peu frappée de sa conversation qu'elle dit après l'avoir entendu qu'il ne falloit l'écouter qu'au Théâtre. Sa prononciation qui n'étoit pas tout à fait nette ne contribuoit pas à répandre de l'agrément sur ses entretiens ; il recitoit ses vers avec force mais sans grace.

Le Citoyen valoit autant en lui que le grand homme ; bon pere, bon parent; bon ami, capable d'attachement & sensible à l'amitié. Son humeur qui paroissoit d'abord brusque & altie-

re étoit dans le fond douce, sociable & accommodante. Il avoit toute la modestie qu'on peut avoir avec d'aussi grands talens; il a fait lui même *L'examen* de ses piéces, & s'il cherche quelque fois à se faire illusion il avouë le plus souvent ses fautes. Lorsqu'il alloit à l'Académie, il laissoit ses Lauriers à la porte & n'étoit jamais le premier à prononcer. Il fit toujours profession d'une probité austere, qui étoit soutenuë par la Religion, son goût n'étoit pas aussi sûr que son génie étoit sublime; il preferoit *Lucain* à *Virgile* & la *Bruyere* l'accuse de n'avoir jugé du mérite de ses piéces, que par l'argent qu'il en recevoit, imputation que ses *Examens* détruisent.

Sa fortune ne répondit pas à son mérite; il reçut bien des récompenses passageres, mais non pas assez pour l'enrichir; d'ailleurs il étoit peu propre aux affaires; & il negligeoit

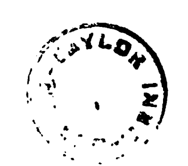
beaucoup les ſiennes. On a prétendu qu'il avoit ſa place marquée au Théâtre; & que dès-qu'il y parroiſſoit tout le monde ſe levoit & battoit des mains, mais ces honneurs ſinguliers s'accordent aſſés peu avec le mauvais accueil fait à ſes dernieres piéces.

Outre ſes tragédies, on a de lui. 1°. Un Recueil d'*Œuvres diverſſes* en proſe & en vers. 2°. Une traduction de *l'Imitation de Jeſus-Chriſt en vers*, *in*-12, qu'il compoſa après la chute de *Pertharite*; elle a eu beaucoup de débit & très peu de ſuccès. Le livre de *Thomas à Kempis*, dont le principal mérite eſt la ſimplicité, la naïveté & l'onction n'eſt pas plus fait pour être mis en vers que l'Evangile 3°. La traduction des deux premiers livres de la *Thébaïde* de *Stace*: Ouvrage qu'on ne retrouve plus aujourd'hui.

La meilleure édition du *Théâtre*

de Corneille eſt celle que M. de *Voltaire* a donné en 1764 au profit de Mad. Du Pui ſa petite Niéce en 12 Vol. in-8°. avec de très belles eſtampes. Cette édition eſt accompagnée d'un commentaire ſemé d'excellentes remarques ſur la langue, ſur le Stile de la Poéſie, ſur l'Art Dramatique. On y trouve des preceptes ſurs, des principes de goût, des choſes vues profondement & finement. Cet ouvrage nous a beaucoup ſervi pour compoſer la vie de *Corneille*.

Comme l'illuſtre Editeur a mis à la ſuite des piéces de *Pierre Corneille* deux tragédies de ſon frere *Thomas*, (*Arianne* & le comte d'*Eſſex*) nous croyons de voir tracer les principaux traits de la vie de cet Ecrivain eſtimable. Il n'aquit à Rouen en 1645, & il fut célébre dès ſa jeuneſſe par ſon talent pour la Poéſie Dramatique. Pendant qu'il étudioit



en Rhétorique chez les Jesuites, il composa une piéce de Théâtre en vers latins que son professeur substitua à celle, qu'il devoit faire representer pour la distribution des prix. Son frere étoit alors à Paris, où il recueilloit les aplaudissemens du public; *Thomas Corneille* alla les partager. Son *Timocrate* enleva tous les suffrages, mais cette piéce est oubliée aujourd'hui & on ne joue plus qu'*Ariane* & le Comte d'*Essex*;

La premiere fut faite en quarante jours & fut représentée en 1674. On ne doit pas s'étonner, suivant M. de *Voltaire*, de cette rapidité dans un homme qui a l'haditude des vers, & qui est plein de son sujet. On peut aller vite, quand on se permet des vers Prosaïques, & qu'on sacrifie tous les personnages à un seul. Cette piéce est au rang de celles qu'on joue souvent, lorsqu'une Actrice veut se distinguer par un

Rolle capable de la faire valoir. La situation est très touchante. Une femme qui a tout fait pour *Thésée*, qui l'a tiré du plus grand peril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa Sœur, & abandonnée par son Amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité; mais dans cette piéce il n'y a qu'*Ariane*. Le reste de la Tragédie est foible. On y trouve cependant des morceaux très naturels & très touchans, & quelques uns même très bien écrits. On peut remarquer, dit l'Ecrivain déjà cité, qu'il y a moins de solécismes & moins d'obscurité que dans le dernieres piéces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avoit pas la force & la profondeur du génie de l'Aîné, mais il parloit sa langue avec plus de pureté, quoi qu'avec plus de foiblesse. C'étoit d'ailleurs un homme d'un très grand

mérite, & d'une vaste littérature ; & si vous exceptez *Racine*, auquel personne ne doit être comparé. Il étoit le seul de son tems, qui fut digne d'être le premier au-dessous de son frere.

Le sujet du Comte d'*Essex*, tragédie représentée en 1678, est bien moins heureux que celui d'*Ariane*. La piéce est médiocre & par l'intrigue & par le stile ; mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux; & on l'a joué long-tems sur le même Théâtre où l'on représentoit *Cinna* & *Andromaque*. Les Acteurs & sur-tout ceux de Province, aiment à faire le rôle du Comte d'*Essex*, à paroître avec une jaretiere brodée au-dessous du genou & un grand ruban bleu en bandouliere. Le Comte d'*Essex* donné pour un Héros du premier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. On

est touché ; on pleure quelquefois ; & dans cet attendrissement, on n'examine pas si l'auteur a changé les faits & les caractères, comme l'a fait *Corneille* ; si le stile est toujours pur & élégant ; si les passions y parlent le langage qui leur est propre. C'est ce qui est arrivé au Comte d'*Essex* ; on a été entraîné par la situation, & on n'a fait attention ni aux discours qui ne sont pas toujours nobles, ni aux bienséances, qui y sont très-souvent blessées.

Il y a encore deux ou trois Comédies de *Thomas Corneille* qui sont restées au théâtre ; mais elles sont à l'égard des ouvrages de *Moliere* ce qu'*Ariane* & le Comte d'*Essex* sont à l'égard des piéces de *Racine*.

Corneille mourut à Andeli en 1709, à 84 ans ; ses grands travaux l'avoient rendu aveugle. L'Académie

Françoise & celle des Inscriptions lui ouvrirent leurs sanctuaires. *La motte Houdar*, qui lui succéda dans la premiere place, en fait ce portrait. Il est flatteur, mais il est vrai.

« Sage modeste, attentif au mé-
» rite des autres, & charmé de
» leurs succès ; ingénieux à excu-
» ser les défauts de ses concurrens,
» comme à relever leurs beautés ;
» cherchant de bonne foi des con-
» seils sur ces propres ouvrages &
» sur les ouvrages des autres ; don-
» nant lui-même des avis sinceres,
» sans crainte d'en donner de trop
» utiles ; ne trouvant pas même à
» combattre en lui cette basse ja-
» lousie tant reprochée aux Au-
» teurs ; voilà le modéle que j'ai
» à suivre. Croiroit-on que je peins
» un Poéte, si vous n'aviez encore
» parmi vous de pareils exemples. »

Les

Les principaux ouvrages de *Thomas Corneille* ſont 1°. ſon *Théâtre* en 5 vol. in-12 ; on y trouve 36 Tragédies ou Comédies. On leur a appliqué ce mot de *Deſpreaux* : *ah ! pauvre Thomas* , s'écrioit un jour ce Satyrique, *tes vers comparés avec ceux de ton frere aîné, font bien voir que tu n'eſt qu'un cadet de Normandie.* Mais cette Saillie manque de juſteſſe à quelques égards. Il y a pluſieurs piéces de *Thomas* qui ſont fort au-deſſus pour la conſtitution, pour la régularité & la verſification même, des mauvaiſes Tragédies de *Pierre.*

On apprend au moins dans le cadet les regles du Théâtre, qu'il entendoit parfaitement, au lieu que celles de l'aîné ſont en tout ſens des modéles qui ſeroit auſſi dangereux d'imiter qu'il eſt difficile de les lire. On dira en paſſant que ces deux il-

lustres freres furent toujours intimément unis, quoique l'humeur de *Pierre* fut un peu difficile. Ils avoient épousé les deux sœurs ; ils eurent le même nombre d'enfans ; ce n'étoit qu'une même maison, qu'un même domestique. Après vingt-un ans de mariage, les deux freres n'avoient point encore songé au partage des biens de leurs femmes, & il ne fut fait qu'après la mort de *Pierre Corneille.*

II. La traduction en vers des *Métamorphoses* & de quelques *Epitres* d'*Ovide*; dont le stile est clair & facile, mais foible & dans le genre médiocre.

III. Des remarques sur *Vaugelas* imprimés avec celles de cet Auteur, & très-propres à les rectifier ; elles respirent la justesse & le goût.

IV. Un *Dictionnaire des Arts* pour

ſervir de ſuite à celui de l'Académe Françoiſe, en 2 vol. in-fol. Quoique *Fontenelle* ait donné une Edition de cet ouvrage avec des augmentations conſidérables, on ne croit pas qu'il ſe réimprime jamais, parce que nous avons de meilleurs livres ſur cette matiere.

V. Un *Dictionnaire Univerſel, Géographique & Hiſtorique* en 3 vol. in-fol. ouvrage plein de fautes groſſieres & de bévues, composé ſur les lectures qu'on lui faiſoit, & auſſi inéxact pour l'ancien que pour le moderne. Les mêmes Articles s'y trouvent ſous différens noms, & un changement dans l'orthographe ſuffit pour créer des nouvelles Villes & des nouvelles Rivieres. Enfin c'eſt un Edifice fait à la hâte, par un Archi-

tecte qui bâtit à tatons, & qui puiſe ſes matériaux dans des chaumieres abandonnées.





ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE RACINE.

RACINE (*Jean*) né à la Ferté-Milon en 1639, d'une Famille noble, fit ses premieres études à Beauvais avec beaucoup d'éclat. Il les continua à Port-Royal des Champs, où *Marie des Moulins*, sa Grand-Mere, s'étoit retirée pour faire son salut. Cette maison étoit l'azile de la piété, du sçavoir & du génie. M. le Maître, un des illustres Solitaires qui la composoient, se chargea de cultiver les

dispositions naissantes du jeune *Racine*, qui dans moins de trois ans eut une connoissance assez étendue des Belles-Lettres grecques, latines & françoises.

Sa mémoire étoit prodigieuse ; il apprenoit par cœur non-seulement quelques morceaux, mais des livres entiers, tels que les *Amours de Théagéne & de Chariclée*, Roman Grec qu'il apprit mot pour mot, parce qu'il craignoit qu'on ne lui enlevât cet ouvrage. Son génie le portoit principalement à la Poésie & à la Poésie Dramatique. *Sophocle* & *Euripide* avoient tant de charmes pour lui, qu'il passoit les journées entiéres dans les bois de l'Abbaye à les méditer & à les placer dans sa mémoire.

La premiere Piéce qui le fit connoître fut son Ode intitulée la *Nymphe de la Seine*, qu'il composa à l'occasion du mariage du Roi. Cette

Ode qui annonçoit à la France un bon Poéte, le fit connoître à la Cour. *Colbert* lui envoya une gratification de cent louis de la part du Roi qui lui donna peu de temps après une pension de 600. livres.

Racine fut obligé de quitter Paris vers ce temps-là pour se rendre à Uzès chez un de ses oncles, Chanoine regulier & Vicaire-Général, qui vouloit l'engager dans son Ordre, pour lui resigner un Prieuré qu'il possedoit. Le jeune Poéte enivré des charmes des muses, & des plaisirs du monde, préféra une fortune médiocre dans la Capitale aux richesses, que le Cloître lui promettoit. Il revint à Paris pour entrer dans la carriére du Théâtre: la gloire du Cothurne excitoit son amour propre; il fit jouer la *Thébaïde* ou les *Freres ennemis* en 1664 à l'âge de 24 ans. Ce coup d'essai d'un jeune homme, qui promet-

toit d'être un jour un grand Maître, fut bien reçu malgré ses défauts. *Moliere* auquel il avoit présenté une piéce intitulée *Théagene* & *Chariclée* lui donna l'idée de la *Thébaïde*. Ces deux illustres Auteurs étoient alors amis; Ce fut *Moliere* qui l'engagea le premier à travailler pour le Théâtre, & il l'encouragea par un présent de cent louis. Il est triste pour l'honneur des lettres qu'ils ayent été brouillez depuis: de si grands génies, dont l'un avoit été le bienfaiteur de l'autre, devoient être unis d'une amitié éternelle. On prétend que la premiere source de cette désunion vint de *Racine*, qui tâchoit d'enlever à *Moliere* ses plus grands Acteurs & ses meilleures Actrices.

Ce qu'il y a de singulier dans la *Thébaïde*, c'est que presque tous les Auteurs meurent à la fin de la piéce, & que l'amour qui est le

premier reſſort des autres Tragédies de *Racine*, n'a que très-peu de part à celle-ci. Elle différe encore de ſes autres piéces par la profuſion des antithéſes, des pointes & des faux brillans; mais on y trouve de très-belles tirades & de beaux vers; le Monologue de *Jocaſte* dans le troiſiéme Acte; l'entrevûe des deux Freres dans le quatriéme, & le recit du combat dans le dernier ne pouvoient ſortir que de la tête d'un bon Poéte. On a prétendu que *Racine* ayant fini ſa Tragédie à la hâte, fit entrer preſque en entier deux beaux recits de l'*Antigone* de *Rotrou*, & qu'il ne les ôta que lorſqu'il la fit imprimer, mais il eſt très-difficile de prouver ce plagiat, qui étoit d'ailleurs très-excuſable dans un jeune homme, qui ne connoiſſoit pas encore toutes ſes richeſſes.

Racine prit un vol plus élevé

dans *l'Alexandre*, & dans les Tragédies qui la ſuivirent, mais nous croyons devoir renvoyer l'examen de ces différentes piéces à la fin de cet Eloge hiſtorique. Le Théâtre en lui faiſant des admirateurs, lui procura des cenſeurs & l'engagea dans des querelles. Le célébre *Nicole* publia vers ce temps-là ſes *Viſionaires* contre l'extravagant *des-Marets* de St. *Sorlin*; il y traitoit les Romanciers & les Poétes Dramatiques *d'empoiſonneurs publics*. *Racine* crut que ces traits tomboient ſur lui, & il s'arma pour les parer. Une lettre pleine de ſel & d'eſprit fut le premier ſignal de cette guerre de plume. *Dubois* & *Barbier d'Aucour* lui répondirent d'une maniere aſſez mortifiante. Le jeune Athlete leur oppoſa une ſeconde lettre, auſſi ingénieuſe que la premiere, mais *Boileau* lui ayant fait ſentir, qu'il attaquoit les plus honnê-

tes gens du monde, ses bienfaiteurs & ses maîtres, il la suprima & retira les exemplaires de la premiere. Ce ne fut pas le seul service que *Boileau* lui rendit ; ce célebre Satirique se chargea d'être son *Aristarque* ; il lui apprit à faire des vers difficilement. Ces deux grands hommes, liez par l'esprit & par le cœur, furent amis jusqu'au tombeau. Si quelques brusqueries dans la dispute altererent quelquefois leur amitié, ces nuages étoient bientôt dissipés.

Louis XIV, qui connoissoit leur mérite les combla l'un & l'autre de bienfaits, mais *Racine* plus doux, plus poli, plus flatteur que *Boileau*, jouit d'une faveur plus distinguée. On le regardoit comme le plus bel esprit de le Cour. *Henriette* d'Angleterre le choisit en 1670, pour mettre sur le Théâtre le sujet de *Bérénice*, & elle fit engager en même temps *Corneille* à travailler

ſur le même ſujet. *Boileau* ſentit combien il étoit défectueux, mais *Racine* ſe tira heureuſement de ce mauvais pas, & ſa piéce plût beaucoup à la Cour quoiqu'elle ſe reduiſit ſuivant *Chapelle* à ce Vaudeville. *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la Marie.* Sa faveur reçut une nouvelle force lorſque *Louis* XIV le chargea d'écrire ſon hiſtoire conjointement avec *Boileau*. Quand les deux amis avoient fait quelque morçeau interreſſant, ils alloient le lire au Roi chez Madame de *Monteſpan*. Ce Monarque aimoit extraordinairement à entendre lire *Racine ;* il lui trouvoit un talent ſingulier pour faire paſſer les beautés des Ouvrages qu'il liſoit dans l'Ame de ſes Auditeurs.

Ce fût vers ce temps-là que *Racine* renonça au Théâtre. La Tragédie de *Phédre*, un de ſes chef-d'œuvres, avoit eſſuié les critiques

les

les plus violentes & les plus injustes. La Religion vint le consoler dans ses amertumes ; il resolut de ne plus faire de vers ; il voulût même se faire Chartreux ; mais son Diréčteur, le croyant plus nécessaire au monde qu'au Cloître lui conseilla de fixer par le mariage un cœur que les plaisirs variez n'avoient pû fixer. Il épousa donc *Catherine de Romanet*, fille d'un Trésorier de France, dont le caractère doux & les mœurs sages firent la consolation de sa vie.

Le premier soin de *Racine* en changeant de vie, fût de se reconcilier avec les Solitaires de Port-Royal. Il fit d'abord la paix avec *Nicole*, & bientôt après avec *Arnauld*, & cette paix ne fut jamais violée. Les liaisons qu'il avoit avec ces grands hommes le firent soupçonner d'être Jansenište, & il fut obligé de se défendre serieusement

de cette accusation vidicule. On l'apuyoit sur ces vers de *Phédre* :

> Vous aimez ; on ne peut vaincre sa destinée ;
> Par un charme fatal vous futes enchainée.

N'est-ce pas là évidemment, disoient les Jésuites, un juste à qui la grace a manqué ? *Louis* XIV qui auroit du fermer ses oreilles à de telles absurdités se laissa prévenir par la piété de ceux qui les debitoient.

Racine avoit renoncé à la Poésie par la Réligion ; & la Religion l'y ramena. Madame de *Maintenon* avoit fait de St. *Cyr* le sejour de la vertu & de l'esprit ; elle demanda à *Racine* une Tragedie chretienne, & le Poéte fit *Esther*. Cette piéce fut représentée en presence de toute la Cour par les Demoiselles de St. *Cyr*, que l'Auteur avoit formées lui même à la déclamation ; Elle eût le succès le plus bril-

lant. *Racine* le dût moins au mérite de la piéce, qu'aux applications malignes qu'elle occasionna. *Esther* étoit, suivant les Courtisans, Madame de *Maintenon* & l'orgueilleuse *Vasti* Madame de *Mantespan*. Le Poéte fit en même temps quatre Cantiques pour les Eleves de St. *Cyr*, que le Roi fit executer plusieurs fois devant lui. A ces paroles

> Mon Dieu, quelle Guerre cruelle
> Je trouve deux hommes en moi!

Il se tourna vers Madame de *Maintenon*, en lui disant: Madame voilà deux hommes que je connois bien.

Athalie composée après *Esther* pour le même Théâtre, reussit beaucoup moins, quoique très-superieure a l'autre. *Racine*, dans le premier mouvement des regrets que lui causoit la froideur du pu-

blic, s'en plaignit à *Boileau*, qui lui soutint qu'*Athalie* étoit son chef-d'œuvre. *Je m'y connois*, lui disoit-il, *& le public y reviendra*; il y revint en effet, mais vingt-ans après la mort de *Racine*. Les censures furent pour sa personne, & sa gloire pour son ombre. Ce ne fut fût que sous la Regence du Duc d'*Orléans*, que cette admirable piéce reçût le tribut d'Eloges qu'elle méritoit. On la représenta à la Cour par l'ordre de ce prince, & tout ce qu'il y avoit de gens d'esprit & de goût s'accorda à lui donner le tître de chef-d'œuvre.

Racine, ayant renoncé totalement aux vers après *Athalie*, se bornoit à vivre en Chretien & en Citoyen. La misere du peuple, qui souffroit beaucoup dans les dernieres années de la guerre qui finit par la paix de *Risvick*, excita vivement sa pitié; il presenta un

II. *Alexandre*, Piéce qui fût representée vers la fin de 1665. On prétend que l'Auteur l'ayant donnée à la Troupe de *Moliere*, qui ne sçavoit guere jouer que le comique, elle tomba à la premiere représentation, mais elle se releva glorieusement de cette chute à l'Hôtel de Bourgogne, où elle fût jouée ensuite. On prétend encore que *Racine* l'ayant montrée à *Corneille* avant que la livrer au Théâtre, ce pere de la Scéne Françoise, plus grand Poéte que bon juge, loüa le talent du jeune Auteur pour les vers, en lui annonçant qu'il n'en avoit ancun pour la Tragédie. Le caractere d'*Alexandre* qui est entierement défiguré, celui de *Porus* qui semble l'eclipser, l'insipide amour qui domine dans toue la piéce, la versification semée de pointes & qui sort quelquefois de la simplicité

tragique purent faire porter ce jugement à *Corneille*; mais il auroit dû ne pas fermer les yeux à plusieurs morceaux très pathétiques, & qui prouvent que *Sophocle*, naissant avoit trouvé la véritable route du cœur.

III. *Andromaque*, donnée à l'Hôtel de Bourgogne en 1667, se concilia tous les suffrages. Le Comédien *Motfleury* fit de si grands efforts, pour représenter les fureurs d'*Oreste* qu'il en mourut. La *Mariamne* de *Tristan* avoit aussi couté la vie à *Mondori*. L'espace immense, qui se trouve entre la *Thébaïde* & *Andromaque* frappa & affligea les ennemis de *Racine*. Tous les insectes du Parnasse aiguiserent leurs traits; on joua contre lui en 1668 une Comédie en trois actes en prose intitulée *la Folle querelle*, qui à la honte du goût attira tout Paris. *Racine* attribua cette rapsodie

qui étoit d'un miſerable barbouilleur, nommé *Subligni*, à l'excellent *Moliere*, & cette imputation acheva de mettre la meſintelligence entre ces deux grands hommes. Les injuſtes critiques d'*Andromaque* ont diſparu, & la Tragédie reſte comme une piéce pathétique, élégante & forte à quelques Scénes de coquéterie près, dont le vice même eſt deguiſé par les charmes de la plus belle poéſie & par l'uſage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue Françoiſe. *Racine* dût la perfection de ſon ſtile à *Boileau* & à ſes ennemis. Il n'y a dans cette piéce nul perſonnage Epiſodique, ainſi que dans *Alexandre* il n'avoit mis aucun confident; & les quatre interêts des principaux perſonnages ſe réuniſſent à un ſeul interêt où pour mieux dire à une ſeule action.

IV. Les *Plaideurs* Comédie en

trois actes en vers, jouée en 1668 à l'Hôtel de Bourgogne, & assez mal recue du public, presque toûjours injuste. *Moliere*, surpris que les spectateurs ne sentissent ni le sel de la raillerie, ni la finesse du ridicule qu'on y jette sur les suppots de la chicane, eut la générosité de dire ouvertement, que *ceux qui s'en mocquoient méritoient qu'on se mocqua d'eux.* La Cour en jugea de même; *Louis* XIV y rit beaucoup, & la piéce eût ensuite le plus grand succès. C'est la seule piéce comique de *Racine*, dont le genie se plioit à tous les genres. Elle est imitée des guépes d'*Aristophane*, mais que la copie est au-dessus de l'original! Un procès que l'Auteur avoit eû à l'age de 22 ans pour le Prieuré regulier d'*Epinai*, qui lui fût enlevé par un concurrent, fût la premiere origne de cette piéce à laquelle eurent part, dit-on,

Desprezux & le Medecin *Mauvilain*, ami de *Moliere.*

V. *Britannicus*, Tragédie jouée en 1669, & qui tomba à la huitiéme représentation, parce qu'elle avoit paru un peu froide. Ce défaut se faisoit sentir sur-tout dans le cinquiéme acte, que l'Auteur refit ensuite. *Neron* qui se cache derriere une tapisserie pour écouter, parût aux yeux des spectateurs un petit maître François & non un Empereur Romain. On trouvoit que deux Amans dont l'un est aux genoux de l'autre, & qui sont surpris dans cette posture, formoient un coup de Théâtre plus digne de l'Opéra comique que de la Tragédie. Les interêts d'*Agripine*, qui veut seulement avoir le premier crédit, sembloient plus propres à des petites intrigues de cour qu'à une Tragédie. *Narcisse* n'étoit qu'un scelerat odieux. *Britannicus* & *Junie*

étoient regardés comme des perſonnages foibles. Mais lorſque les connoiſſeurs eurent fait revenir le public, on admira cette piéce qu'on avoit dédaignée. La cour de *Néron* y parût peinte avec toute l'énérgie de *Tacite* exprimée dans des vers dignes de *Virgile.* On comprit que *Britannicus* & *Junie* ne devoient pas avoir un autre caractere; ces deux perſonnages intereſſerent par leur âge, par leur douceur, par leur infortune paſſée & leur perils préſens. On démêla dans *Agripine* des beautés vraies, ſolides, qui ne ſont ni giganteſques, ni hors de la nature. Le développement du caractere de *Neron*, qui paſſe de la vertu au crime, & du crime au dernier des forfaits., fût regardé comme le chef-d'œuvre de l'Art. Enfin on convint que le rolle de *Burrhus*, homme auſtere au milieu d'une Cour corrompuë, étoit admirable

mirable d'un bout à l'autre, & qu'il n'y a rien de pareil dans toute l'antiquité. Ces beaux vers.

Il excelle de conduire un char dans la carriere, &c.

Eurent l'avantage de corriger *Louis* XIV; & depuis la représentation de *Britannicus* ce Monarque, qui avoit quelquefois dansé dans les Ballets; renonça à cet exercice.

VI. *Bérénice*, Tragédie jouée en 1671, eût trente représentations de suite & toutes les fois qu'il s'est trouvé un Acteur & une Actrice, capables d'interesser dans les rolles de *Titus* & de *Bérénice*, cet ouvrage, qui n'est peut-être pas une Tragédie, a excité les applaudissemens les plus vrais, c'est-à-dire les larmes. Toutes la piéce est fondée sur ces quatre mots *Titus Berenicem dimisit invitus invitam*; mais l'Auteur tire les choses les plus touchantes d'une situation qui est toû-

jours la même ; il trouve de quoi attendrir, quand on croiroit qu'il n'a rien à dire. Il voit dans l'incident le plus simple le developpement du cœur humain. Dans le dernier acte, qui n'est que le resumé des quatre précédens, tout paroit neuf par les beautés de detail & par le charme inexprimable ; qui regne presque toûjours dans la diction. Il passe sans efforts de l'Imitation de *Tacite* à celle de *Tibulle* & il resulte de cette imitation un plaisir enchanteur. On prétend qu'un Seigneur ayant demandé au grand Condé son sentiment sur cette Tragédie, il repondit par ces deux vers pris de la piéce même :

Depuis deux ans entiers, chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

VII. *Bajazet*, Tragédie représentée en 1672. est digne de la précedente. C'étoit une nouveauté

au Théâtre que de voir mettre sur la Scéne une Histoire si recente ; car *Bajazet* étoit Oncle de l'Empereur des Turcs regnant alors, & d'*Achmet* son successeur, qui ne mourût qu'en 1695. Le sujet est la conspiration du Visir qui entreprit de mettre sur le Trône *Bajazet* à la place d'*Amurat* son frere. Le caractere de ce Visir est, suivant les connoisseurs, le dernier effort de l'esprit humain, & la beauté de la diction le releve encore ; pas un seul vers ou dur ou foible ; pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'œuvre, qui cesse d'être sublime ; jamais des dissertations étrangeres au sujet ; toutes les convenances parfaitement observées ; enfin ce rolle est d'autant plus admirable, qu'il se trouve dans la seule Tragédie où l'on pouvoit l'introduire, & qu'il auroit été deplacé par-tout

ailleurs. Le caractere d'*Atalide* ne merite pas moins d'éloges ; la délicatesse de ses sentimens, les combats de son cœur, ses craintes ses douleurs dévéloppent mieux les replis de l'Ame que tous nos Romans. L'exposition de la premiere Scéne est un modele inimitable ; l'interêt va toûjours en croissant, & la curiosité du spectateur est agréablement suspenduë jusqu'à la fin de la piéce.

VIII. *Mithridate*, Tragédie jouée en 1673, est une preuve que *Racine* auroit pu luter contre *Corneille* dans la politique. Le rôle de *Mithridate* amoureux est à la vérité un peu ridicule ; un vieillard jaloux de ses deux enfans, est un vrai personnage de Comédie, & la maniere dont il arrache son secret à *Monime* est petite & ignoble : mais que ce fond est enrichi & annobli par les reproches que *Mithridate* se fait de sa foiblesse ! que son rôle

est beau & théâtral ! Occupé de sa haine pour Rome ; grand dans l'adversité, plein de courage au milieu de ses malheurs, violent, emporté, jaloux, cruel, son caractere est un mélange de vertus & de vices infiniment propre au Théâtre. Nous ne parlons point du stile : il est à la fois sublime & touchant.

IX. *Iphigénie*, jouée en 1674, est de toutes les piéces de *Racine* celle qui a le plus fait verser des pleurs. M. de *Voltaire* la regarde comme le chef-d'œuvre de la Scéne Françoise. *Eschile*, *Sophocle* & *Euripide* traiterent ce sujet, mais suivant *Despreaux* dans son Epitre à *Racine*.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
Ne couta tant de pleurs à la Gréce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous ton nom verser la Champmelé.

Veut-on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il

la faut au Théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? tout le rôle d'*Ulisse* en est plein, & c'est une politique parfaite, uniquemeut fondée sur l'amour du bien public. Elle est adroite ; elle est noble ; elle ne disserte point ; elle augmente la terreur. *Clitemnestre* est le modéle du grand pathétique ; *Iphigénie* celui de la simplicité, noble & intéressante.

La piéce est bien conduite dans toutes ses parties ; les événemens enchaînez avec art ; les Episodes étroitement liés à l'action, le dénouement bien amené. Cette Tragédie est une de celles que le fameux *Riccoboni* conserve pour le Théâtre reformé, dont il a imaginé le projet, parce que l'amour d'*Achille*, qui a tous les caracteres de l'amour conjugal, est moins une foiblesse qu'un devoir. Le *Clerc* &

Coras, ridiculement jaloux de *Racine*, donnerent environ six mois après une représentation de son *Iphigénie*, une autre piéce sous ce nom, qui n'est connue que par cette Epigramme :

Entre le *Clerc* & son ami *Coras*,
Deux grands Auteurs, rimans de compagnie,
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur *Iphigénie*.
Coras lui dit, la piéce est de mon crû :
Le *Clerc* répond, elle est mienne & non vôtre.
Mais aussi-tôt que la piéce a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

X. *Phédre* jouée en 1677, le chef-d'œuvre de l'esprit humain & le modéle éternel, mais inimitable de quiconque voudra écrire en vers, ne fut pas applaudie d'abord comme elle auroit dû l'être. La *Phédre* de *Pradon*, piéce pitoyable, mais étayée par une nombreuse cabale, sembla faire chanceler celle de *Racine*, qui se répentît en secret d'avoir été quelque-temps aux prises avec un

tel Adverfaire. Le public ne fut pas long-temps la dupe de ce complot, mais on n'oublia rien pour l'entretenir dans fon erreur. Madame *Des-Houlieres*, amie particuliere de *Pradon*, fit ce Sonnet contre la *Phédre* de *Racine*

Dans un fauteuil doré, *Phédre* tremblante & blême,
Dit des vers où d'abord perfonne n'entend rien;
Sa Nourrice lui fait un fermon fort chrétien,
Contre l'affreux deffein d'attenter à foi-même.
Hypolite la hait prefque autant qu'elle l'aime,
Rien ne change fon cœur, ni fon chafte Maintien,
La Nourrice l'accufe, elle s'en punit bien.
Thefée a pour fon fils une rigueur extrême.
Une groffe aricie, au cuir rouge, aux crins blonds,
N'eft-là que pour montrer deux énormes tetons,
Que malgré fa froideur, Hypolite idolâtre.
Il meurt enfin traîné par fes Courfiers ingrats,
Et *Phédre*, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en fe confeffant mourir fur le Théâtre.

Racine & *Defpréaux* attribuerent ce Sonnet au Duc de *Nevers* & le parodierent contre lui, mais après la premiere chaleur de cette querelle,

on ne parla ni des Satyres de Me. *Des-Houlieres* ni des sotises Dramatiques de *Pradon*. Le vaincu sembla se consoler de la victoire de son competiteur ; en disant que sa piéce ne lui avoit coûté que trois mois & que celle de son rival étoit le fruit de deux ans de soins ; mais qu'importe au Public le plus ou le moins du travail de l'auteur, pourvû que l'ouvrage soit bon ? Celui de *Racine* est admirable, & il la donnoit pour la meilleure de ses piéces. *Phédre* est le personnage le plus tragique qu'il y ait sur aucun Théâtre ; elle aime, mais son amour est combattu par les remords ; elle se fait plus de reproches que le mari le plus austere ne pourroit lui en faire ; la seule pensée du crime lui fait autant d'horreur que le crime ; enfin le grand *Arnauld* ne trouva à reprendre dans cette piéce que l'amour d'*Hyppolite*. *Racine* ne s'étoit

point dissimulé cette faute, mais il fut entraîné par le mauvais goût de son siécle : *qu'auroient pensé les petits Maîtres*, disoit-il, *d'une Hyppolite ennemi de toutes les femmes?* Quant à la versification, elle est aussi belle que la piéce. Le quatriéme livre de l'*Eneïde* de *Virgile* n'a pas plus d'élégance. *Racine* dans la force de son âge, (il avoit 38 ans) né avec un cœur tendre, un esprit flexible, une oreille harmonieuse donnoit à la Langue françoise un charme, qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors. Ses vers entroient dans la mémoire des spectateurs, comme un jour doux dans des yeux délicats ; jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai ; jamais on ne fit de vers plus coulans & en même-temps plus exacts.

XI. *Esther*, Tragédie representée par les Demoiselles de St. Cyr

pendant le Carnaval de 1689; elle *étoit* alors en cinq Actes, avec des choeurs & des chants liéz à l'action principale. Les Comédiens la reduisirent ensuite en trois Actes, suprimerent tout le chant, & ne conserverent que bien peu de choeurs. C'est dans cet état qu'ils la donnerent au public en 1721, mais elle ne fit que très peu d'effet. Le stile est pur & élégant; il est même quelquefois touchant & sublime: pourquoi donc le Théâtre fut-il desert après la huitiéme représentation? c'est que le sujet n'est point Théâtral, c'est qu'un changement de resolution de la part d'*Assuerus* n'est point une action; c'est que cet *Assuerus* n'interesse pas; c'est que le stile ne suffit pas sur la Scéne, il faut des situations.

XII. *Athalie*, Tragédie jouée par les Demoiselles de St. Cyr en 1691. avec les ornemens & les Chœurs

qui furent mis en musique par *Moreau* Auteur de ceux d'*Esther*. Cette piéce fut depuis jouée à Versailles en 1702, & Madame la Duchesse de *Bourgogne* y joua le Rolle de *Josabeth*, mais elle ne parut sur le Théâtre François qu'en 1716. Ce qui manque à *Esther*, se trouve dans *Athalie*; le fonds est noble, intérressant, théâtral; point d'amour, point d'Episodes, point de confidans; & l'Auteur dénué de tous ces secours interesse autant que s'il les avoit eus. Il y a quelques longueurs; le Rolle de *Josabeth* est foible; mais quel Art n'a-t-il pas fallu pour attacher le spectateur jusqu'au bout dans une piéce traitée avec toute la simplicité grecque? quelle force, quelle pompe, quelle élégance dans la versification! quel beau contraste entre le Guerrier *Abner* & le Prêtre *Mathan*. Plusieurs gens de goût, touchez de tant de beautés

beautés, ont mis *Athalie* à la tête de tous les Poémes dramatiques, & son Auteur leur paroit le plus parfait de tous nos Poétes. Si on peut condamner en lui quelque chose, c'est de n'avoir pas toûjours mis dans l'amour toutes les fureurs tragiques dont elle est susceptible; de s'être quelquefois borné à la galanterie d'un courtisan François, & contenté d'une froide élégance; de n'avoir que touché le cœur quand il pouvoit le dechirer; d'avoir été foible dans presque tous ses derniers Actes; mais tel qu'il est on le met au dessus des Grecs, des Romains & peut-être des François; car nous ne dissimulerons point que plusieurs écrivains le préferent à *Corneille*. Ce poéte, il est vrai, est venu le premier; il a tracé le chemin, mais son Rival n'a pas trouvé la route parfaitement applanie. Avoit-on l'idée de ce stile doux, harmonieux, toûjours élégant

avant *Andromaque?* & si l'Art n'éxistoit pas avant *Corneille*, c'est à *Racine* à qui nous en devons la perfection. (*) Le génie de l'un pouvoit être supérieur ; il trouva plus d'obstacles à surmonter, mais les ouvrages de l'autre sont plus parfaits.

On a encore de *Racine* quelques ouvrages détachés qui ne sont pas sans mérite. 1°. Une *Idille* qu'il fit pour une Fête, que le Marquis de *Segnelai* devoit donner à Sceaux ; elle est pleine d'Images & de sentimens, 2°. Quelques Epigrammes très bien tournées, & dignes de *Marot* ; l'Auteur en avoit fait un grand nombre, qu'on brûla à sa mort ainsi que plusieurs Chansons. Il avoit beaucoup de génie pour le genre satirique, & peut-être plus que *Boileau*. On en peut juger par ces

(*) Voyez ci dessous les Paralleles de *Corneille* & de *Racine*.

couplets contre Fontenelle après la repréſentation de ſa Tragédie d'*Aſpar*.

I

Adieu, ville peu courtoiſe,
Ou je crûs être Adoré.
Aſpar eſt déſeſpéré ;
Le Poulailler de Pontoiſe
Me doit ramener demain
Voir ma famille Bourgeoiſe ;
Me doit ramener demain,
Un bâton blanc à la main.

I I.

Mon avanture eſt étrange :
On m'adoroit à Rouen.
Dans le *Mercure Galant*
J'avois plus d'Eſprit qu'un Ange.
Cependant je pars demain
Sans Argent & ſans Louange ;
Cependant je pars demain
Un bâton blanc à la main.

Racine fit auſſi contre cette piéce une Epigramme qui eſt trop connue pour être placée ici. 3°. Une *Hiſtoire de Port Royal*, dont on a publié la premiere partie ; elle eſt écrite avec beaucoup d'élégance & elle fait deſirer la ſeconde, qui n'a

point encore vû le jour. *Racine* étoit fort attaché à cette illustre maison & il fut un des Poétes, qui repandirent des fleurs & des larmes sur le Tombeau du grand *Arnauld*.





ABRÉGÉ
DE LA VIE
DE CREBILLON.

CREBILLON (*Prosper* JOLYOT de) nâquit à Dijon en 1674, de *Melchior* JOLYOT, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de cette Ville. Sa Famille étoit noble depuis *Philippe* le *Bon*, Duc de Bourgogne, qui recompensa par des Lettres de Noblesse deux freres *Jolyot*, qui avoient porté les armes avec distinction. Après avoir fait ses Humanités au Collége *Mazarin*, il fit son droit & fut reçu Avocat au Par-

lement ; mais sans montrer aucun goût pour la Jurisprudence. Son Pere voulant lui faire tomber sa Charge l'envoya à Paris chez un Procureur pour s'y former à la pratique du Barreau. La nature ne l'avoit pas fait naître pour la chicane, & il ne put pas même en apprendre les termes. Livré aux passions de la jeunesse, passions que l'ardeur de son génie rendoient plus impétueuses, il ne voyoit *Prieur* (c'est le nom de son Procureur) que le moins qu'il pouvoit. Un jour qu'il comptoit aller à un bal, & qu'il s'étoit fort paré, une pluie affreuse le retint à la maison. *Prieur* qui étoit homme d'esprit profita de cette occasion, non pour lui faire des remontrances inutiles sur sa vie dissipée, mais pour sonder son génie. Comme il sçavoit que son pensionnaire fréquentoit beaucoup les Spectacles, il tourna la

conversation sur nos Poétes dramatiques. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour deviner que la dissipation extérieure du jeune *Crebillon* cachoit un grand homme; il lui proposa d'entrer dans la carriere du Théâtre. Après quelques résistances, le jeune Poéte choisit pour son coup d'essai la mort des enfans de *Brutus*. Les Comédiens la refuserent, & *Crebillon* désespéré renonça pour toujours aux Muses & à la Scéne tragique. *Prieur* l'y ramena peu à peu : il entreprit une autre Tragédie & cette piéce fut *Idoménée* représentée la premiere fois en 1705. Le succès de cette piéce le rendant moins timide, il donna *Atrée* en 1707. *Prieur* attaqué d'une maladie mortelle, se fit porter à la premiere représentation; & le jeune Auteur étant allé le voir dans sa loge à la fin du Spectacle, il lui dit en l'em-

braſſant : *je meurs content ; je vous ai fait Poéte, & je laiſſe un homme à la Nation.*

Cependant le pere de *Crebillon*, mécontent de ce que ſon fils s'étoit conſacré à la Poéſie & non à la Juriſprudence, & de ce qu'il avoit épouſé la fille d'un Apoticaire ſans le conſulter, le deshérita en 1706. Mais l'année d'après 1707, année de ſa mort, il revoqua l'exhérédation. *Crebillon* retabli dans ſon droit d'hérédité ne ſe trouva pas plus riche ; tout le bien que laiſſoit ſon pere fut ou vendu ou mis en décret, ſoit par ſa négligence, ſoit par ſon défaut d'intelligence dans les affaires.

Un nouveau malheur vint affliger ſa vie ; il perdit ſa femme, qui étoit pour lui une Amante, & une amie, & qui à une grande beauté joignoit des qualités eſtimables.

L'Académie Françoise ayant perdu M. de la *Faye* le remplaça par M. de *Crebillon*, qui fit son remercîment en vers, quoique ce fut une chose inusitée. Cette nouveauté plût & parce qu'elle étoit nouveauté, & parce que la piéce, qui fut prononcée à cette occasion avoit du mérite. Quelque-temps après, M. le Comte de *Clermont*, Prince ami de l'Humanité & des Arts, lui donna un logement au petit Luxembourg, & il ne cessa depuis de lui prouver sa bienveillance par ses bienfaits. En 1735 on lui confia l'emploi de Censeur de la Police, qu'il exerça d'une maniere qui satisfit le Ministre de la Police, les Littérateurs & le Public.

Sa fortune devint meilleure, & sur-tout lorsque la Marquise de *Pompadour*, une des plus généreuses Protectrices du génie l'eut honoré de ses regards. Elle l'enga-

gea de faire jouer *Catilina* auquel il travailloit depuis vingt ans ; & elle obtint du Roi une pension de cent pistoles sur sa cassette & une place à sa Bibliothéque.

La vieillesse de *Crebillon* fût donc plus heureuse que ses premieres années ; il poussa sa carriere fort loin, & il auroit peut être pû la prolonger davantage, s'il avoit voulu observer quelque régime. Un érésipelle aux jambes qui fluoit sans cesse ayant tari vers la fin de 1761, il traîna encore pendant six mois ; enfin après quelques rechûtes il fut enlevé au Théâtre & à sa Patrie le 17e. Juin 1762, à 88 ans & demi.

On ne peut s'empêcher d'entrer dans quelques détails sur cet homme célébre ; son nom nous les fera pardonner. Il étoit grand, bien fait, avoit l'air fort noble & un très-beau caractere de tête, des grands yeux bleus & pleins de feu annonçoient,

que ce n'étoit point un homme ordinaire. Ses sourcils, quoique blonds, étoient fort marqués & il les fronçoit souvent, de maniere à faire penser qu'il avoit fait *Atrée* & qu'il avoit dû le faire. Le fonds de son air étoit le sérieux & la mélancolie, mais il étoit fort gai avec ses amis particuliers. Quoique né fort impatient & un peu colere, il étoit fort doux, & très-aisé à vivre peut-être même trop dans ses dernieres années.

Sans être né sauvage, il aimoit la solitude, & des goûts assez bizares la lui rendoient encore plus chere. Entourée d'une trentaine de chiens & d'un pareil nombre de chats, fumant presque sans cesse, on l'auroit pris facilement pour un homme singulier. Son ton dans le monde étoit très éloigné du ton de ses ouvrages; il n'y portoit presque que de la bonhommie. C'est en

partie ce qui donna lieu à la Fable ridicule du Chartreux qui, ſuivant les malins, compoſoit les ouvrages, dont il étoit le prête nom.

Jamais la ſatire ne fut plus coupable qu'en l'attaquant ; car independamment de ſon mérite ſupérieur, il n'avoit jamais écrit contre perſonne. Un jeune homme lui ayant montré une critique peu meſurée de quelques écrivains eſtimables ; il la lui rendit avec indignation en lui diſant : *Jugez à quel point la ſatire eſt mépriſable, puiſque vous y réuſſiſſez en quelque façon à votre âge.* La jalouſie n'entra jamais dans ſon cœur ; il ne cabala pas plus contre les autres que pour lui même. M. de *Voltaire* ayant été obligé de lui préſenter ſon *Oreſte*, pour l'approuver comme cenſeur de la Police, commenca par s'excuſer, de ce qu'il avoit traité le même ſujet, M. de *Crebillon* lui dit poliment, *Monſieur, j'ai*

J'ai été content du ſuccès de mon Electre ; je ſouhaite que le frere vous faſſe autant d'honneur , que la ſœur me n'a fait. Son fils lui ayant demandé le jour de la premiere repréſentation de *Catilina*, des billets de parterre pour quelques uns de ſes amis, il les lui refuſa : *Je ne veux pas*, lui repondit-il, *qu'il y ait perſonne dans le parterre , qui ſe croye dans l'obligation de m'aplaudir.* On l'aſſura que ſes billets ne lui obtiendroient pas grace , s'il n'en meritoit pas, & il en donna ſans héſiſter.

Lorſqu'il travailloit il s'agitoit ordinairement beaucoup & ſe promenoit avec vivacité dans toutes les piéces de ſon appartement, mais il n'eſt point vrai qu'il fermé ſes fenêtres , & qu'il alluma des Bougies en plein jour. Comme il ſe rendoit quelquefois au Jardin du Roi pour travailler ; un Jardiner ſurpris des cris qu'il lui entendoit pouſſer,

& des mouvemens qu'il lui voyoit faire, alla le denoncer à M. du *Verney*, Profeſſeur au Jardin Royal, comme un inſenſé, où comme un homme qui avoit fait un mauvais coup. Qu'elle fut la ſurpriſe du Profeſſeur, lorſqu'il reconnut dans ce prétendu fou l'Auteur d'*Atrée !* On raconte un trait à peu près ſemblable ſur *Racine*.

Ses ouvrages méritent une attention particuliere ; mais ils ne ſont pas en auſſi grand nombre, qu'on pourroit ſe l'imaginer d'un homme qui eſt mort preſque nonagenaire. Il commença tard ; il étoit né pareſſeux ; il vecut dans la diſſipation depuis *Rhadamiſte* ; & il n'avoit de paſſion que pour les plaiſirs. Il n'écrivoit même jamais ſes piéces, que quand il falloit les donner au Théâtre. Sa mémoire étoit excellente, & lorſque on avoit fait une juſte cencure de quelque morceau de ſes ouvra-

ges, l'endroit qu'il ſuprimoit, s'effaçoit totalement de ſa tête & il n'y reſtoit plus que la correction.

Cet illuſtre poéte étoit bon Citoyen & bon ſujet ; il reveroit le Roi comme ſon maître, & il l'aimoit comme ſon bienfaiteur. Ayant harangué ce Monarque au nom de l'Academie en 1744 & en 1745, il le fit avec une noble fermeté qui ſurprit quelques uns de ſes amis. *Eh! pourquoi*, leur repondit-il *aurois-je été intimidé par la préſence d'un Prince, qui ne peut faire trembler ſes ſujets que de la crainte de le perdre.*

Les Tragédies de ce grand maître ſont. 1°. *Idomenée*, la plus médiocre de ſes piéces, & dont l'intrigue approche trop de celle d'*Iphigenie en Aulide.* Cette Tragédie a des beautés & des traits de grandeur, mais elle n'annonçoit point tout le ſublime du génie de l'Auteur. Le ſtile eſt négligé & ſouvent

barbare ; il fourmille de fautes contre la langue.

II. *Atrée & Thieste.* Ce sujet traité par *Seneque* ne fut pas adouci par *Crébillon* ; le rolle d'*Atrée* est un des plus tragiques qu'il y ait sur notre Théâtre. Le terrible, le Pathetique y regnent à un si haut point, qu'il fut decidé dès-lors, qu'il avoit un genre à lui : genre presque inconnu à *Corneille* & à *Racine*. La maniere de cette piéce est grande ; elle est fortement écrite ; la reconnoissance d'*Atrée* & de *Thieste* est frappante ; la terreur est à son comble au cinquiéme Acte. On se plaignit même que l'Auteur avoit offert un Spectacle trop effrayant. Les petits maîtres, accoûtumés aux Tragédies langoureuses, ne purent soutenir d'abord la Scéne de la coupe, mais tous les gens de goût convinrent que c'étoit là la veritable Tragédie. Le songe de *Thieste* fut gé-

néralement admiré ; & on le mit pour la force & pour la chaleur au-dessus de celui d'*Atalie*.

III *Electre*, jouée en 1708, ne fut interrompue qu'après la quatorsieme représentation, à cause du grand froid qui obligea de fermer le Théâtre. Malgré les applaudissemens qu'on prodigua à cette piéce, l'on blama généralement l'Auteur d'avoir mis de l'amour dans ce sujet terrible & il avoit déja fait cette faute dans *Atrée*. L'amour d'*Electre* est encore plus froid, quoique son rolle soit en général fort beau. Les rolles de *Palaméde* & d'*Oreste*, la Scéne éloquente entre ces deux personnages sont encore des beautés frappantes, mais elles sont ternies par des complications Romanesques, par des longueurs, par des descriptions trop frequentes par un stile épique. On peut appliquer à la diction de cette piéce ce qu'on trouve

dans *Candide* ſur le ſtile d'un de nos Poétes tragiques, qui eſt certainement M. de *Crebillon* : *des propos interrompus, de longues apoſtrophes aux Dieux, parce qu'on ne ſçait point parler aux hommes, des maximes fauſſes, des lieux communs empoulés.* Ce ſont ſans doute ces taches, qui avoient ſi fort indiſpoſé contre lui le Poéte *Rouſſeau* (*). On ſçait qu'il ne menagea point l'Auteur d'*Atrée* dans ſes Epigrammes & dans ſes Epitres.

On eſt obligé d'avouer que *Deſpreaux* penſoit comme *Rouſſeau* & comme M. de *Voltaire* ſur le ſtile de *Crebillon*. Un de ſes amis s'étant aviſé de lui lire *Rhadamiſte*, lorſqu'il étoit dans ſon lit, n'attendant plus que l'heure de la mort, il l'interrompit après les trois premieres Scénes en lui diſant: *Eh! mon ami, ne mourrai-je pas aſſez promptement! les Pradons dont nous nous ſommes moc-*

(*) Voyez la fin du paragraphe ſuivant.

qués dans notre jeunesse, étoient des Soleils auprès de ceux-ci.

IV. *Rhadamiste & Zénobie*, jouée au commencement de 1611, est une des Tragédies que l'on donne le plus souvent au Théâtre. Le caractere singulier de *Rhadamiste*, la noblesse du rolle de *Zénobie*, la ferocité noble & soutenue de *Pharasmane*, la force, la Majesté de la plus grande partie des vers de cette Tragédie la firent recevoir avec un trasport si vif qu'il s'en fit deux éditions en huit jours. Les Comédiens ayant été obligés de la suspendre, parce que *Monseigneur* mourut quand on la jouoit, cette interruption ne lui fut point funeste & la piéce se soutint aux nouvelles représentations. On y reconnut la mains d'un grand maître, & ce sujet, qui traité par un Auteur médiocre n'auroit été qu'une matiere ingrate, devint fecond en situations terribles

ſous la plume de *Crébillon*. *Rhadamiſte* eſt peint avec des traits qui le rendent intéréſſant, ſans lui faire rien perdre de l'attrocité de ſon rolle ; jamais l'amour, la jalouſie, la fureur n'ont été porté à cet excès. Tous les Actes ſont pleins, liés, & nourris de ces feux, qui forment le grand caractere théâtral ; le cinquiéme ſur-tout reſpire toute la vigueur tragique. Le denouement n'ait naturellement de l'intrigue ; la reconnoiſſance fait le plus grand effet ; quel eſt le cœur qui n'eſt pas touché du recit des malheurs de *Zénobie* ? tout eſt peint avec ce pinceau mâle & rapide du chantre d'*Achille*.

V. *Xercès*, Tragédie repreſentée en 1714 une ſeule fois, ne jouit du grand jour de l'impreſſion qu'en 1741. La foibleſſe du caractere de *Xercès* deplut ; la noire Sceleratteſſe d'*Artaban* ne parut pas aſſés bien voilée. On y vit de traits de

force & de génie ; mais ils furent étouffés sous une fable froide & mal tissue, & sous les défauts du stile presque toûjours raboteux & incorrect. On a dit que *Xerxès* auroit aujourd'hui des aplaudissemens, s'il reparoissoit sur la Scéne; mais on croit que cette prédiction ne s'accompliroit point sur-tout si les spectateurs étoient des gens de goût.

VI. *Semiramis* fut joüée en 1717. & quoique mieux conduite que *Xerxès*, elle ne réussit guere davantage, *Bélus* est un caractere vraiment tragique ; il y a des Scénes où l'on trouve cette touche forte, ce coloris vigoureux, cette chaleur, que ne possederent pas toûjours *Corneille* & *Racine* ; mais elle offre aussi un grand nombre de détails qui ne sont pas heureux, des pointes ridicules, un amour qui emprunte trop souvent le langage doucereux de nos fades Romans. *Semiramis*

dit en parlant d'*Agenor*.

. . . . Le voilà ce vainqueur redoutable,
Qu'un front sans ornement ne rend par moins aimable.
Plus funeste pour moi que ceux qu'il ma soumis;
Il a traité mon cœur comme mes ennemis.
Ma raison s'arme envain de quelques étincelles,
Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

La *Semiramis* de M. de *Voltaire* vaut infiniment mieux, quoique le sujet soit susceptible de peu d'intérêt, & qu'il n'y en ait pas beaucoup dans l'une & dans l'autre piéce; mais il est presque toûjours un grand peintre; il est éloquent en vers, & de cette éloquence qui charme l'esprit & qui parle au cœur; toûjours pur, toûjours élégant, quelquefois foible, mais jamais déclamateur. On la revoit, souvent sur le Théâtre, malgré l'ombre de *Ninus*, qui fit rire nos petits maîtres frivoles, mais qui excita la terreur dans les cœurs dignes de s'attendrir.

VII. Le fort de *Pyrrhus*, qui parut en 1746, fut beaucoup plus brillant que celui de *Semiramis*. Le plan marque de l'habileté & de la fecondité ; aucun héros n'y meurt ; elle a moins de ce terrible, qui eſt le caractere propre de *Crebillon* ; mais elle laiſſe dans l'ame des ſentimens de générofité & de nobleſſe. L'intrigue eſt à la vérité trop compliquée, mais l'amour y eſt traité avec plus de dignité que dans ſes autres piéces. La declaration d'amour d'*Helenus* eſt digne d'un guerrier, qui ne connoit pas les propos de Ruelle. Le troiſiéme Acte offre des ſituations touchantes. S'il y a des tirades de vers fort durs, il y en a auſſi de très beaux, & le pinceau de *Michel-Ange* & de *Raphael* s'adoucit quelquefois entre ſes mains.

VIII. *Catilina*, piéce qui lui couta vingt ans de travail, fut jouée en 1748 avec beaucoup d'aplaudiſſe-

ment. Les trois premiers Actes de cette piéce sont admirables ; mais *Catilina* est trop grand & les autres personnages trop petits. *Ciceron* n'est qu'une Ame lache, un cœur timide, tout est sacrifié à *Catilina*, qui montre presque toûjours plus d'emportement que de grandeur d'Ame ; mais si on ne le fait pas agir avec mesure, on le peint toûjours avec force c'est *Saluste* mis en vers. Le stile est vigoureux énergique mais inégal, dur, sans élégance & sans correction, le ton boursouflé y domine & à cet égard M. de *Voltaire* a encore vaincu *Crebillon* dans sa Rome sauvée.

IX. Le *Triumvirat*, Tragédie jouée en 1754, eut huit représentations. *Crebillon* avoit alors 80 ans ; son âge demandoit grace pour ses fautes ; il y en a un assez grand nombre & dans le plan & dans le stile ; mais il y a aussi de beaux

morceaux

morceaux & de belles idées, & de ce nombre sont le tableau des proscriptions & la tête de *Cicéron* découverte aux yeux de sa fille.

X. Il avoit eu l'idée de composer une Tragédie de *Cromwel*, mais il n'en fit que la plus grande partie de la premiere Scéne, & la harangue de *Cromwel*, en présentant l'Infortuné *Charles* I au Parlement qui le jugea. On prétend que M. le Regent lui fit défendre de continuer de travailler sur un sujet, qui ne paroît pas effectivement convenir au Théâtre françois; mais il y a plus d'apparence que la difficulté de le traiter le lui fit abandonner.

XI. A l'âge de 85 ans, il commença une Tragédie toute de son invention sous le titre de *Cléoméde*, & il en avoit fait les trois premiers Actes, lorsque la mort nous l'enleva. Il disoit à un de ses amis qu'il avoit encore l'*enthousiasme & le feu*

de ses premieres années. On voit par ces particularités que M. de *Crebillon* aimoit le genre Tragique ; mais il ne l'a point traité avec cette belle simplicité des Anciens qu'il n'estimoit pas assez. *Si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle*, dit-il, dans une de ses Préfaces, *ce ne seroit assurément pas son Electre.* Je ne sçais cependant s'il auroit pû prendre de plus beaux modéles que les Tragiques Grecs. En se formant sur eux, il auroit renoncé à ces déguisemens, à ces reconnoissances, qui produisent quelquefois des situations touchantes, mais qui dégradent ordinairement la Tragédie, & qui décélent la petitesse d'un génie romanesque. Il auroit encore puisé dans les Poétes Grecs cette élégance, cette pureté, ce naturel si nécessaire & si négligé par lui. Son stile est très-souvent plus dur que fort, plus gigantesque que no-

ble ; il tombe dans la déclamation dans l'amplification ; ses Héros sont moins occupés à parler qu'à débiter des lieux communs (*) & des maximes atroces, qui, quoique placées dans la bouche d'un scélerat, peuvent être fort dangereuses.

Ses lumieres sur la Tragédie égaloient son talent ; il avoit sur cet Art des vûes sûres & profondes. Il s'étoit proposé de donner ses réflexions au Public, mais pour cela il auroit fallu écrire, & il n'étoit pas facile de l'y déterminer. Il se faisoit un plaisir d'aider les jeunes Auteurs, en qui il appercevoit des dispositions, il se donnoit même la peine de corriger leurs essais, s'ils étoient assez bons pour mériter cet honneur.

Nous avons une très-belle Edition de ses ouvrages imprimée au Louvre in-4°. par ordre du Roi. Sa Majesté ne s'est pas bornée à ce

(*) Voyez ci-dessous un chapitre sur les Dialogues en Vers.

bienfait; touchée du mérite de notre *Eſchile*, elle a chargé M. le Marquis de *Marigni* de lui faire élever un tombeau. Ce monument ſera exécuté en marbre par le ſçavant ciſeau de le *Moine*. Nous finirons cet article par deux morceaux de Poéſie, qui nous paroiſſent caractériſer aſſez bien M. de *Crebillon*; le premier eſt de M. d'*Aquin*, qui le compoſa pour être mis au bas de ſon portrait & le ſecond eſt de M. de *Caux*, neveu de l'Auteur de *Marius*. Nous y joindrons le portrait de M. de *Crebillon* par M. l'Abbé de *Voiſenon*, ſon ſucceſſeur à l'Académie.

J'ai ſçu peindre à l'Eſprit *Atrée* & ſes fureurs :
Je reſpire le ſang, la vengeance & la haine.
Corneille inſtruit, ſurprend; *Racine* émeut les cœurs;
Moi ſans leur rien devoir, je regne ſur la Scéne,
Et donnant pour le crime une ſecrette horreur
J'excite la pitié, le trouble, & la terreur.

Dramatique nerveux, plein de force & de vie,

Crebillon déployoit l'ame de *Zénobie*,
Faisoit parler *Pyrrhus* dans toute sa grandeur,
D'Electre ensanglantoit la parricide ardeur,
Et traînoit sur ses pas l'horreur la plus funeste:
Le soleil reculoit au festin de *Thieste*;
La Scéne étoit ouverte aux fléaux des humains;
Jusqu'à *Catilina* tout brilloit dans ses mains.
Le Tragique laurier ceint sa tête immortelle.

Fragmens du Discours de M. de Voisenon élû à la place de M. de Crebillon à l'Académie Françoise.

Corneille avoit élevé l'humanité; *Racine* venoit de l'attendrir: M. de *Crebillon* s'ouvrit une route nouvelle. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractéres, grand dans ses idées, énergique dans ses Vers, & terrible dans ses plans, il n'approcha de l'hippocréne, que pour teindre ses eaux de sang; & sans copier ni *Corneille* ni *Racine*, il adoucit les regrets qu'ils avoient laissés, & marcha presque leur égal.

Atrée & Thieste, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impression si forte, qu'on détourna les yeux; on

le lut ; on l'admira ; mais on n'en ſoutint la repréſentation qu'avec peine ; & c'étoit le louer que de n'oſer le voir.

Dans *Atrée*, le pere boit le ſang du fils ; dans *Rhadamiſte* le fils meurt de la main du pere ; & dans *Electre*, le fils aſſaſſine ſa mere. Quel art ne falloit-il pas pour rendre ſupportables ces objets effrayans ? enfin *Crebillon* porta ſi loin le génie tragique qu'on craignoit pour ſon caractere. C'étoit mal le juger ; on trouvoit autant de douceur dans ſa ſociété que de force dans ſon pinceau.



JUGEMENT
DE M. DE VOLTAIRE
SUR LES TRAGÉDIES DE CRÉBILLON.

QUELQUES jours aprés la mort de l'*Echile* François, il parut une Brochure intitulée *Eloge de Crébillon*, in-8°. 1764. Cet Eloge étoit une critique très ſevere, mais très-éclairée. On l'attribua généralement à M. de *Voltaire*, & nous croyons que c'eſt avec raiſon. C'eſt ce qui nous engage à en donner un extrait.

Idomenée. On trouve quelques beautés dans cette piéce, mais elle n'eſt point reſtée au Théâtre ; L'intrigue en étoit foible & commune, la Diction lâche, & toute l'économie de la piéce trop moulée ſur ce grand nombre de Tragédies languiſ-

ſantes, qui ont paru ſur la Scéne & qui ont diſparu.

Atrée avoit un caractere plus fier & plus original. Le 5e. Acte parut trop horrible ; il ne l'eſt cependant pas plus que le cinquiéme de la *Rodogune* de *Corneille*, mais le grand défaut d'*Atrée*, c'eſt que la piéce n'eſt pas intereſſante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuſe méditée de ſang froid, ſans aucune néceſſité, pour un outrage fait il y a vingt ans. L'Auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour inſipide. Ce qui a achevé de degoûter à la longue de cette piéce c'eſt l'incorrection du ſtile. Il y a beaucoup de ſoleciſmes & de Barbariſmes, encore plus d'expreſſions impropres, des vers bourſoufflés, d'images incoherentes, de mots vagues rebattus & ſans objet determiné, de ſentences inutiles, de ri-

mes oiſeuſes ou en épithétes. En général la piéce eſt écrite avec dureté ; les vers ſont ſans harmonie, la verſification négligée ainſi que la langue.

Electre eût autant de repréſentations qu'*Atrée* ; mais elle eut l'avantage de reſter plus long-tems au Théâtre. Le Rolle de *Palamede*, qui fut le mieux joüé, étoit auſſi celui qui impoſoit le plus. On s'apperçût depuis que ce Rolle de *Palamede* eſt étranger à la piéce, & qu'il avilit *Oreſte* & *Electre*. L'intrigue paroit un Roman trop peu vraiſemblable. On a ſur-tout condamné la partie quarrée d'*Electre* avec *Itis*, fils de *Thieſte*, de d'*Hiphianaſſe* avec *Thidée*, qui eſt enſuite reconnu pour *Oreſte*. Ces amours ſont d'autant plus condamnables, qu'il ne ſervent en rien à la Cataſtrophe ; on ne parle d'amour dans cette piéce que pour en parler. Il y a de belles tirades

dans cette piéce, mais on souhaiteroit en général que la Diction fut moins vicieux, le Dialogue mieux fait, les pensées plus vraies; & que les vers eussent plus d'élégance d'harmonie & de liaison. Mais si le stile en général n'est pas châtié; il y a des vers d'un grand Tragique. Les Rolles d'*Electre* & de *Palamède* sont des morceaux très importans & la reconnoissance d'*Electre* & d'*Oreste* fait un grand effet.

Rhadamiste & la meilleure piéce de M. de *Crébillon*; elle est pleine de grands traits de force & de pathétique. On trouva, il est vrai, l'exposition trop obscure & l'amour d'*Arsame* trop foible; *Pharasmane* ressembloit trop à *Mithridate*, amoureux d'une jeune personne, dont ses deux fils sont amoureux aussi. C'étoit imiter un défaut de *Racine*, mais le rolle de *Pharasmane* est plus fier & plus tragique que celui de

Mithridate, s'il n'eſt pas ſi bien écrit. Ce que les eſprits ſages condamnerent le plus dans cette piéce, ce fut une idée puerile de *Rhadamiſte*, qui attribue aux Romains un ridicule, dont ils étoient fort éloignés. Il ſuppoſe qu'il eſt choiſi par eux pour aller ſous un nom étranger en Ambaſſade auprès de ſon propre Pere pour ſemer la Diſcorde dans ſa famille. Un autre défaut c'eſt qu'à la fin de la piéce, *Arſame* voyant ſon frere *Rhadamiſte* en peril, & pouvant le ſauver d'un mot, ne révele point à *Pharaſmane* que *Rhadamiſte* eſt ſon fils. Il n'a qu'à parler pour prevenir un parricide; nulle raiſon ne le retient. Cependant il ſe tait uniquement pour ménager une ſurpriſe, qui devient puérile, parce qu'elle n'eſt nullement vraiſemblable. Cette piéce reſtera pourtant au Théâtre, & ce ſera peut-être la ſeule de toutes les piéces de l'Au-

teur, quoiqu'il y ait beaucoup d'expreſſions louches, obſcures, impropres, vicieuſes. On y trouve du Tragique, de l'intérêt, des ſituations, des vers frapans. La reconnoiſſance de *Rhadamiſte* & de *Zenobie* plait beaucoup ; *Zenobie* eſt vertueuſe & attendriſſante ; ſon rolle eſt noble.

Xerxès eſt écrit & conduit comme les piéces de *Cirano* de *Bergerac*. On y trouve une foule de deteſtables maximes que *Cartouche* n'auroit oſé prononcer, & qu'on met dans la bouche d'un Scélérat nommé *Artaban*.

Semiramis ne ſera jamais repriſe. Le défaut le plus intolérable de cette piéce eſt que cette Princeſſe, après avoir reconnu *Ninias* pour ſon fils, en eſt encore amoureuſe ; & ce qu'il y a d'étrange c'eſt que cet amour eſt ſans terreur & ſans intérêt. Les vers de cette piéce ſont très

mal

mal faits, la conduite insensée, & nulle beauté n'en rachette les défauts.

Pyrrhus est aujourd'hui entiérement abandonné. Cette Tragédie vaut mieux que *Semiramis*; mais le stile en est si mauvais; il y a tant de langueur & si peu de naturel & d'intérêt, que vraisemblablement on ne la representera plus.

Catilina étoit trop barbarement écrit, & la conduite de la piéce trop opposée au caractère des Romains, trop bizarre & trop peu intéressante pour que tous les Lecteurs ne fussent pas mécontens. *Catilina* y parle au Sénat de Rome du ton, dont on ne parleroit pas au dernier des hommes. *Cicéron* y est entiérement avili. Ce grand homme conseillant à sa fille de faire l'amour à *Catilina* est couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la piéce. L'Auteur ayant demandé à M. l'Abbé

d'*Olivet* son sentiment sur cet endroit, ce sçavant Académicien lui répondit : *cet endroit est digne du reste & j'ai beaucoup de plaisir de voir Cicéron le mercure de sa fille.* Une courtisane nommée *Fulvie*, déguisée en homme, est encore une étrange indécence ; les derniers Actes froids & obscurs achevent enfin de dégoûter les Lecteurs.

Le *Triumvirat* ne pût pas obtenir grace ; on l'écoûta d'abord avec patience, mais bientôt la salle fut déserte.

Voilà le précis des jugemens que porte M. de *Voltaire* sur les Tragédies d'un de ses Rivaux. On l'a accusé d'appuyer sur les défauts, & de glisser sur les beautés ; c'est au Lecteur impartial de juger, les piéces à la main, si sa critique a été trop rigoureuse.

Le célébre Auteur de cette brochure y a fait entrer une Digression

ſur les couplets de *Rouſſeau*, & cette Digreſſion eſt relative à M. de *Crebillon*. Cet Auteur avoit perdu la place, qu'il prétendoit à l'Académie Françoiſe, par les deux brigues de la *Motte* & de *Rouſſeau*. Il fit contre la *Motte* & contre les amis de cet Auteur, qui s'aſſembloient au caffé de la veuve *Laurent* une Satyre, dans laquelle chacun d'eux étoit déſigné ſous le nom de quelque animal. La *Motte* étoit la Taupe, parce qu'il étoit déjà menacé de perdre la vûe; l'Abbé de *Pons* diſgracié de la nature par l'irrégularité de ſa taille, étoit le Singe; *Danchet*, d'une aſſez haute ſtature, étoit le Chameau; *Fontenelle* par alluſion à ſa conduite adroite étoit le Renard. Cette Satyre manquoit de grace & de ſel; on ne croit pas qu'elle ait été jamais imprimée. Il fit auſſi cette Epigramme contre *Rouſſeau* qui ſollicitoit la place de l'Académie;

Quand poil de Roux faisant la quarantaine,
De ses poisons le Louvre infectera ;
En tel mépris cettui corps tombera,
Que *Pellegrin* y entrera sans peine.

Une Epigramme & une Satyre ne décident rien contre le caractère d'un Poëte, s'il n'a pas d'ailleurs la passion de la méchanceté. M. de *Crebillon* pouvoit se venger d'un ennemi ; mais cette vengeance passagere ne doit point lui faire perdre la gloire de n'avoir point souillé son talent par la Satyre. Il n'attaqua ni ses amis, ni ses bienfaiteurs, ni ses rivaux ; & c'est, ce me semble, tout ce qu'on peut attendre d'un homme qui fait des Vers. *Rousseau* n'avoit pas un tel caractere ; il ne se contenta pas de parler ainsi de M. de *Crebillon* dans son Epitre à *Marot*.

Comment nommer ce froid Energumene,
Qui d'Hélicon chassé par *Melpomene*,
Me défigure en ses vers ostrogoths,
Comme il a fait Rois & Princes d'Argos.

Il le déchira d'une maniere affreuſe dans ſes infames couplets. Les noirceurs qu'il rima contre les mœurs de *Crebillon* firent aſſez de tort à celui-ci, & ne contribueront pas peu à lui fermer encore long-tems les portes de l'Académie. Cependant ſi M. de *Crebillon* avoit plus châtié ſon ſtile, M. de *Voltaire* ne balanceroit pas à le placer, malgré ſes défauts, infiniment au-deſſus de *Rouſſeau*; car ſi on doit proportionner ſon eſtime aux difficultés vaincues, il eſt certainement plus difficile de faire une Tragédie qu'une Ode. *Rouſſeau* ſe croyoit fort ſupérieur à *Crebillon*, dont il mépriſoit le ſtile comme on peut en juger par cette Epigramme:

Cachez-vous Lycofrons antiques & modernes,
Vous, qu'enfanta le Pinde au fond de ſes cavernes,
Pour ſervir de modéle aux Auteurs bourſouflés.

Retirez-vous, *Ronsard*, *Baïf*, *Garnier*, *Jodelle*,
Et respectés des vers plus durs & plus enflés,
Que tous ceux de *Coras*, *Boyer* & la *Chapelle*.



PARALLELE

DE CORNEILLE ET DE RACINE

PAR M. DE FONTENELLE.

CORNEILLE n'a eu devant les yeux aucun Auteur qui ait pû le guider ; *Racine* a eu *Corneille*. *Corneille* a trouvé le Théâtre François très-groſſier, & l'a porté à un haut point de perfection ; *Racine* ne l'a pas ſoûtenu dans la perfection où il l'a trouvé.

Les caractères de *Corneille* ſont vrais, quoiqu'ils ne ſoient pas communs ; les caractères de *Racine* ne ſont vrais que parce qu'ils ſont communs.

Quelque fois les caractères de *Corneille* ont quelque choſe de faux, à force d'être nobles & ſinguliers ; ſouvent ceux de *Racine* ont quelque

chose de bas à force d'être naturels.

Quand on a le cœur noble, on voudroit ressembler aux Héros de *Corneille*; & quand on a le cœur petit, on est bien aise que les Héros de *Racine* nous ressemblent.

On remporte des piéces de l'un, le désir d'être vertueux; des piéces de l'autre, le plaisir d'avoir des semblables dans ses foiblesses.

Le tendre & le gracieux de *Racine* se trouvent quelquefois dans *Corneille*; & le grand de *Corneille* ne se trouve jamais dans *Racine*.

Racine n'a presque jamais peint que des François, & que le siécle présent, même quand il a voulû peindre un autre siécle & d'autres Nations; on voit dans *Corneille* les Nations & tous les siécles qu'il a voulu peindre.

Le nombre des piéces de *Corneille* & beaucoup plus grande que ce-

lui des piéces de *Racine* ; Cependant *Corneille* s'eſt beaucoup moins répété lui-même que *Racine* n'a fait.

Dans les endroits où la verſification de *Corneille* eſt belle, elle eſt plus hardie, plus noble, & en même-tems auſſi nette & auſſi forte que celle de *Racine* ; mais elle ne ſe foûtient pas dans ce degré de beauté ; & celle de *Racine* ſe foûtient toûjours dans le ſien.

Des Auteurs inferieurs à *Racine* ont réuſſi après lui dans ſon genre ; aucun Auteur, même *Racine*, n'a oſé toucher après *Corneille* au genre qui lui étoit particulier.

PARALLELE

DE CORNEILLE ET DE RACINE

PAR M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES.

IL y a quelque-tems que j'écrivis à M. de *Voltaire* pour sçavoir ses sentimens sur ces grands hommes; & il eut la bonté de marquer les endroits de *Corneille* qui méritent le plus d'admiration, pour repondre a là critique que j'en avois fait? Engagé par-là à relire ses meilleures Tragédies, j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avoit indiqué M. de *Voltaire*. Je ne m'y étois pas arrêté en lisant autre fois *Corneille*, refroidi ou prévenu par ses défauts, & né selon toute apparence, moins sensible au caractere de ses perfections. Cette nouvelle lumiere me fit craindre de m'être trompé encore

ſur *Racine* & ſur les défauts mêmes de *Corneille* ; mais ayant relû l'un & l'autre avec quelque attention, je n'ai pas changé de penſée à cet égard, & voici ce qu'il me ſemble de ces hommes illuſtres.

Les héros de *Corneille* diſent ſouvent de grandes choſes, ſans les inſpirer ; ceux de *Racine* les inſpirent ſans le dire : les uns parlent, & toujours trop, afin de ſe faire connoître : les autres ſe font connoître parce qu'ils parlent. *Corneille* paroit ignorer ſur-tout que les grands hommes ſe caractériſent ſouvent davantage par les choſes qu'ils ne diſent point, que par celles qu'ils diſent.

Lorſque *Racine* veut peindre *Acomat*, *Oſmin* l'aſſure de l'amour des janiſſaires, ce viſir répond :

> Quoi tu crois, cher *Oſmin*, que ma gloire paſſée
> Flate encore leur valeur, & vit dans leur penſée ?

Crois-tu qu'ils me suivront encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtront la voix de leur Visir?

On voit dans les deux premiers vers un Général disgracié, que le souvenir de sa gloire & l'attachement des soldats attendrissent sensiblement; & dans les deux derniers un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échape aux hommes de se caractériser, sans aucune intention marquée. On en trouveroit beaucoup d'exemples dans *Racine* plus sensibles que celui-ci: c'est là sa maniere de peindre. Il est vrai qu'il la quitte un peu, lorsqu'il met dans la bouche du même *Acomat*.

.... Et s'il faut que je meure;
Mourons; mon, cher *Osmin*, comme un Visir; Et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Ces paroles ne sont pas peut-être d'un grand homme; mais je les cite parce

parce qu'elles semblent imitées du stile de *Corneille* : c'est-là ce que j'appelle en quelque sorte parler pour se faire connoître, & dire des grandes choses sans les inspirer.

Mais écoutons *Corneille* même ; c'est le Comte qui parle dans le *Cid* :

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir ;
Un Prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui ;
Grenade & l'Aragon tremblent, quand ce fer brille ;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bien tôt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque instant pour rehausser ma gloire,
Met Lauriers sur Lauriers, Victoire sur Victoire.
Ce Prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
Il apprendroit à vaincre, en me regardant faire.

Il n'y a personne aujourd'hui, qui ne sente la ridicule ostentation de ces paroles, & je crois qu'elles ont été citées long-tems avant moi. En voici que l'on loüe encore, & qui, n'étant pas aussi affectées, sont plus propres par cet endroit même, à faire illusion. C'est *Cornelie*, veuve de *Pompée*, qui parle à *César*:

> *César*; car le destin, que dans tes ferts je brave,
> M'a fait ta prisonniere & non pas ton esclave;
> Et tu ne pretens pas qu'il m'abbatte le cœur,
> Jusqu'à te rendre hommages & te nommer Seigneur.
> De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frapée;
> Veuve du jeune *Crasse*, & Veuve de *Pompée*;
> Fille de *Scipion*, & pour te dire plus,
> Romaine, mon courage est encore au-dessus, &c. . . . .
> . . . .
> Je te l'ai deja dit, *César*, je suis Romaine,
> Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
> De peur de s'oublier ne te demande rien.
> Ordonne, & sans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,
> Souviens toi seulement que je suis *Cornelie*.

Et dans un autre endroit où la même *Cornelie* parle de *César*, qui punit les meurtriers du grand *Pompée* :

> Tant d'interêts sont joints à ceux de mon époux,
> Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous ;
> Si comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
> Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre ;
> Et croire que nous seuls armons ces combattans
> Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

Il me paroît, dit encore M. de *Fénélon*, dans la lettre déjà citée, pag. 353, qu'*on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux.... Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle* Auguste *parle dans la Tragédie de* Cinna, *& la modeste simplicité avec laquelle* Suetone *le dépeint dans tout le détail de ses mœurs...... Tout ce que nous voyons dans* Tite-Live, *dans* Plutarque, *dans* Ciceron, *dans* Suéto-

ne, nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentimens, mais simples, naturels & modestes dans leurs paroles.

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons, m'a toujours paru le principal écueil de notre Théâtre. Si l'on y vouloit réfléchir, on verroit que rien n'est moins dans le caractere des grands hommes que ce stile.

Je sçai qu'on a dit de *Corneille*, qu'il s'étoit attaché à peindre les hommes tels qu'ils devroient être. Il est donc sûr au moins, qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étoient. C'est un grand aveu que cela. *Corneille* a crû donner sans doute à ses Héros un caractere supérieur à celui de la Nature. Les Peintres n'ont pas eu la même présomption; lorsqu'ils ont voulu peindre les Anges, ils ont pris les traits de l'enfance; ils ont rendu cet hommage à la nature,

leur riche modéle : c'étoit néanmoins un beau champ pour leur imagination ; mais c'eſt qu'ils étoient perſuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs ſi féconde en chimeres, ne pouvoit donner de la vie à ſes propres inventions. Si *Corneille* eut fait attention que tous les Panégyriques étoient froids, il en auroit trouvé la cauſe en ce que les Orateurs vouloient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former les idées ſur les hommes.

Mais l'erreur de *Corneille* ne me ſurprend point ; le bon goût n'eſt qu'un fin & fidele de la belle nature, & n'appartient qu'à ceux qui ont l'eſprit naturel. *Corneille* né dans un ſiécle plein d'affectation, ne pouvoit avoir le goût juſte ; auſſi l'a-t-il fait paroître, non-ſeulement dans ſes ouvrages, mais encore dans les choix de ſes modéles ; ayant préféré les Latins & l'enflure des Eſpa-

gnols aux heureux Génies de la Gréce.

De-là ses antithéses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase, & enfin ces phrases synonimes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un Sermon.

De-là encore ces disputes opiniâtres, qui refroidissent les plus fortes Scénes, où l'on croit assister à une Thése publique de Philosophie qui noue les choses pour les dénouer comme lorsque *Cinna* dit :

Que le peuple aux Tirans ne soit plus exposé,
S'il eût puni *Silla*, *César* eut moins osé

Car il n'y a personne qui ne prévienne la réponse de *Maxime* :

Mais la mort de *César* que vous trouvez si juste
A servi de prétexte aux cruautés d'*Auguste*
Voulant nous affranchir *Brute* s'est abusé ;
S'il n'eut puni *César*, *Auguste* eut moins osé.

Il faut avouer que ces jeux frivo-

les de raisonnement sont d'un goût encore bien barbare : cependant je supporte plus tranquillement le vice de ce stile, que la grossiere & fastueuse petitesse que *Corneille* mêle quelque fois à la fierté de ses Héros. Par exemple, lorsque *Horace* quitte *Curiace*; c'est-à-dire, dans une Scéne qu'on admire : *Curiace* parle ainsi d'abord :

> Je vous connois encore, & c'est ce qui me tue ;
> Mais cette âpre vertu ne m'étoit point connue :
> Comme notre malheur elle est au plus haut point :
> Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

Horace, le Héros de cette Tragédie, lui répond :

> Non, non n'embrassez pas de vertu par contrainte,
> Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
> En toute liberté goûtez un bien si doux,
> Voyez venir mã sœur pour se plaindre avec vous.

Ici *Corneille* veut peindre apparem-

ment une valeur féroce ; mais la férocité s'exprime-t-elle ainsi contre un ami & un rival modeste ? Ou plutôt dans les circonstances, où se trouvent ces deux Héros, le mépris affecté d'*Horace* n'est-il pas le langage d'une ostentation grossiere & puérile ?

Me permettra-t-on de le dire ? il me semble qu'il manque à tous les caracteres de *Corneille*, d'ailleurs pleins de force, ces traits simples qui font sentir une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans *Roxane*, dans *Agrippine*, *Joad*, *Acomat*, *Athalie*. Il étoit donné à *Corneille* de peindre les hautes vertus, mais il appartient à *Racine* de caractériser les esprits supérieurs, & de les caractériser sans raisonnement & sans maximes ; par la seule nécessité où naissent ces grands hommes, d'imprimer leur caractére dans leurs expressions. *Joad* ne se

montre jamais avec plus d'avantage, que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse & tendre au petit *Joas*, & qu'il semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant : de même qu'*Athalie*. *Corneille*, au contraire, se guinde souvent pour atteindre à la grandeur, & fait des efforts si sensibles, qu'on diroit qu'elle ne lui est point naturelle.

Que dirai-je encore de la pésanteur qu'il donne quelque fois aux plus grands hommes ? *Auguste*, en parlant à *Cinna*, fait d'abord un exorde de Rhéteur. Remarquez que je prends l'exemple de tous ces défauts dans les Scénes les plus admirées.

> Prens un siége, *Cinna*, prends & sur toute chose
> Observe exactement la loi que je t'impose,
> Prête sans te troubler l'oreille à mes discours,
> D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours ;
> Tiens ta langue captive, & si ce grand silence
> A ton émotion fait quelque violence,

Tu pourras me répondre après tout à loisir,
Sur ce point seulement contente mon desir.

De combien la simplicité d'*Agrippine*, dans *Britannicus*, est-elle plus noble & plus naturelle ?

Approchez-vous, *Neron*, & prenez votre place ;
On veut que sur vos soupçons je vous satisface.

Cependant lorsqu'on fait le Parallele de ces deux Poétes, il semble qu'on ne convienne de l'art de *Racine*, que pour donner à *Corneille* l'avantage du génie. Qu'on employe cette distinction pour marquer les caractere d'un faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable ; mais lorsqu'on parle de l'art de *Racine*, l'art qui met toutes les choses à leur place & sçait les mesurer aux hommes ; l'art qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux-brillans, l'art qui peint la nature

dans ſa perfection, libre, forte, feconde, aiſée, pleine de ſublime & de graces; que peut-on penſer d'un tel art, ſi ce n'eſt qu'il eſt le génie des hommes extraordinaires, & l'original même de ces regles que les Ecrivains ſans génie embraſſent avec tant de zéle & avec ſi peu de ſuccès? Qu'eſt-ce, dans la mort de *César*, que l'art des harangues d'*Antoine*, ſi ce n'eſt le génie d'un eſprit ſupérieur & celui de la vraie éloquence?

On trouve auſſi des exemples dans *Corneille*, mais plus rares, de l'art dont je parle; & s'il avoit écrit plus tard, on ne peut ſçavoir à quelle perfection il auroit porté ſes ouvrages; mais puiſqu'ils ne ſont pas purgés de la barbarie de ſon ſiécle, on peut croire qu'il n'avoit pas reçu de la nature ce génie ſupérieur aux erreurs de l'exemple, & qui ſemble fait tout exprès pour ſervir

de modéle aux hommes. Tel peut-être que celui de *Pascal*, qui écrivoit les *Lettres Provinciales* dans le tems que *Corneille* donnoit ses chefs-d'œuvres.

Racine n'est pas sans défaut. On ne remarque pas dans ses écrits autant de force que d'élévation, autant de hardiesse que d'égalité. Plus sçavant encore à faire naître la pitié que la terreur, & l'admiration que l'étonnement, il n'a pû atteindre au Tragique de quelques Poétes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avouera que personne ne donna jamais au Théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole, & n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses ouvrages sans prévention; quelle facilité! quelle abondance! quelle Poésie! quelles images! quelle pureté! quel sublime dans *Athalie*; quel art dans tout ce qu'il

qu'il a fait ! quels caractères ! mais ſur-tout quelle magnificence d'expreſſion, & en même-temps quelle ſimplicité !

Corneille a trouvé le Théâtre vuide, & a eu l'avantage de former le goût de ſon ſiécle ſur ſon caractere. *Racine* a paru après lui & a partagé les eſprits. S'il eut été poſſible de changer cet ordre, peut-être qu'on auroit jugé de l'un & de l'autre fort différemment.

Oui, dit-on ; mais *Corneille* eſt venu le premier, & il a créé le Théâtre. Je ne puis ſouſcrire à cela. *Corneille* avoit des grands modéles parmi les Anciens, qu'il n'a pas peut être égalés. *Racine* ne l'a point ſuivi ; perſonne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus oppoſée : perſonne n'eſt original à meilleur titre. Si *Corneille* a droit de prétendre à la gloire des Inventeurs ; on ne peut l'ôter à *Racine* :

mais si l'un & l'autre on eu des Maîtres, lequel a choisi les meilleurs & les a mieux imités ?

On reproche à *Racine* de n'avoir pas donné à ses Héros le caractere de leur siécle & de leur Nation: mais les grands hommes sont de tous les âges & de tous les pays. On rendroit le Vicomte de *Turenne* & le Cardinal de *Richelieu* méconnoissables, en leur donnant le caractere de leur siécle. Les ames véritablement grandes, ne sont-elles, que parce qu'elles se trouvent supérieures, par leur condition ; à l'éducation & aux coûtumes : elles empruntent peu d'autrui ; & si elles tiennent par quelques endroits aux préjugés de leur pays, on peut du moins les prendre dans un jour où elles n'offrent que les traits de la nature, leur mere commune.

Je reviens à *Racine*. Ne parlons pas des Tragédies foibles

de ce grand poëte ; *Alexandre*, la *Thébaïde*, *Bérénice*, *Esther*, dans lesquelles on pourroit citer encore des grandes beautés. Ce n'est pas par les essais d'un Auteur & par le plus petit nombre de ses ouvrages qu'on en doit juger, mais par le plus grand nombre & par ses chefs-d'œuvres. Qu'on observe cette regle avec *Racine*, & qu'on examine ensuite ses écrits. *Bajazet*, *Xipharés*, *Britannicus*, ces caracteres si critiqués, ont la douceur & la délicatesse de nos mœurs ; qualités qui on pû se rencontrer chez d'autres hommes, & n'en ont pas le ridicule, comme on l'insinue. Mais je veux qu'ils soient plus foibles qu'ils ne me paroissent ; quelle Tragédie a-t-on vuë ou tous les personnes fussent de la même force ; cela ne se peut : *Mathan* & *Abner* sont peu considérables dans *Athalie* ; & cela n'est pas un défaut, mais privation d'u-

ne beauté plus achevée. Que voit-on d'ailleurs de plus ſublime que toute cette Tragédie ?

Que reprocher donc à *Racine* ? d'avoir mis quelque fois dans ſes ouvrages un amour foible, tel peut-être qu'il eſt déplacé au Théâtre. Je l'avoue ; mais ceux qui ſe fondent là-deſſus pour bannir de la Scéne une paſſion ſi générale & ſi violente, paſſent, ce me ſemble dans un autre excès.

Les grands hommes ſont grands dans leurs amours, & ne ſont jamais plus aimable. L'amour eſt le caractere le plus tendre de l'humanité, & l'humanité eſt le charme & la perfection de la nature.

Je finis cette diſgreſſion & ce long parallele. *Corneille* concevoit plus fortement les choſes ; *Racine* plus profondément & avec plus d'intelligence. Ce dernier eſt peut-être le plus beau génie que la France ait

eu, & le plus éloquent de ses Poétes.

A l'égard de *Corneille*, personne n'a de traits plus élevez & plus hardis ; personne n'a laissé l'idée d'un dialogue si serré & si véhément ; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité & la force d'esprit qui naît de la vertu. De ces disputes mêmes que je lui reproche, sortent quelque fois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, & des combats, qui véritablement élevent l'ame. Mais quand on a rendu justice à son génie qui a percé si souvent le goût barbare de son siécle, on ne peut s'empecher de rejetter dans ces ouvrages ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, & sert à les perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand Maître.

Les gens du métier sont plus indulgens que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux & au génie

de leur modéle, & qu'ils sentent toutes les difficultés & tout le prix de l'invention; mais le reste des hommes juge des ouvrages, tels qu'ils sont; sans égard aux tems & aux Auteurs.

Pour moi, quand je fais la Critique de tant d'hommes illustres, mon objet est de prendre des idées plus justes de leur carractere. Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me reprocher cette hardiesse, la nature a donné aux grands hommes de faire, & laisser aux autres de juger.

Si l'on trouve que je releve davantage les défauts des uns que ceux des autres, je déclare, que c'est à cause que les uns me sont plus sensibles que les autres, ou pour éviter de répeter des choses qui sont trop connues.

Pour finir & marquer chacun de ces Poëtes par ce qu'ils ont eu de

plus propre, je dirai que *Corneille* a émminemment la force ; *Boileau* la justesse, la *Fontaine* la naïveté ; *Chaulieu* les graces & li'ngenieux *Moliere* les saillies & la vire imitation des mœurs, *Racine* la dignité & l'éloquence.

Ils n'ont pas ces avantages, l'exclusion les uns des autres ; il les ont seulement dans un degré plus éminent, avec une infinité d'autres perfections que chacun peut y remarquer.

OBSERVATIONS

SUR le jugement que M. de Voltaire & Madame de Sevigné ont porté de Corneille & de Racine, par M. Gaillard.

LEs chefs-d'œuvres de *Corneille* sont (*) le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, la mort de *Pompée*, *Rodogune*, *Sertorius* & *Dom Sanche d'Aragon*; il y a de très belles choses dans *Sophonisbe*, dans *Théodore*, dans *Héraclius*, dans *Nicomede* & dans *Œdipe*. Mais ses dernieres piéces, aussi bien que ses premieres, lui ont fait peu d'honneur; ce grand génie a commencé trop-tôt & a fini trop-tard.

Voici le Jugement que l'Auteur du *Temple du Goût* en a porté :

(*) Voyez sur ces differentes piéces la vie de Corneille.

Ce grand, ce sublime *Corneille*,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre esprit qu'il étonna.
Ce *Corneille* qui Crayonna,
L'ame d'*Auguste*, de *Cinna*,
De *Pompée* & de *Cornelie*,
Jettoit au feu sa *Pulchérie*,
Agésilas & *Suréna* :
Et sacrifioit sans foiblesse,
Tous ces enfans infortunés,
Fruit languissans de sa viellesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus doux, plus séduisant, plus tendre;
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se dementant jamais,
Racine observe les portraits
De *Britannicus*. d'*Hipolite*,
De *Bajazet* & *Xipharés* :
A peine il distingue leurs traits,
Tendres, galans, doux & discrets;
Et l'amour qui marche à leur suite,
Les croit des Courtisans François.

C'est donc la trop grande uniformité dans les caractères que l'on reproche à notre illustre *Racine*. En effet, il faut convenir que tous ses Héros se ressemblent un peu trop, & j'avoue que *Porus* lui-même me paroît plus Courtisan Fran-

çois, que Roi des Indes, lorsqu'il dit à *Axiane*.

Qu'attendez vous, Madame,
Pourquoi dès ces moment ne puis-je pas sçavoir
Si mes tristes soupirs on pû vous émouvoir ?
Voulez-vous (car le sort, adorable *Axiane*,
A ne plus vous revoir peut être me condamne.)
Voulez-vous qu'en mourant un Prince infortuné.
Ignore à quelle gloire il étoit destiné ?
. . . .
. . . . Ah, divine Princesse.
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse,
Ce cœur qui me promet tant d'estime en ce jour.
Me pourroit bien encor promettre un *peu* d'amour.

Je ne parle point du héros de cette piéce, qui toûjours soupirant auprès de sa *Cléophile*, est plûtôt un *Alexandre-Paris*, qu'un *Alexandre le Grand*, Roi de Macedoine.

Mais après tout, j'ose soutenir que ce caractere doux & tendre que M. *Racine* a donné à presque tous ses Héros, & si aimable qu'on ne doit point lui en faire un crime;

& je demande à ceux que lui font ce reproche ; ſi, lorſqu'ils ont lu *Bajazet*, par exemple, ils ſont ennuyés de revoir les mêmes ſentimens dans *Hippolyte* & dans *Britannicus* ; ſi on veut parler de bonne foi, on m'avouera qu'on lit toutes les piéces de *Racine*, les unes après les autres, avec un plaiſir toûjours vif & toûjours nouveau, & qu'il n'y a pas juſqu'à la longue Elégie de *Titus* & de *Bérénice* qui ne faſſe verſer des larmes ; ce n'eſt donc que par le raiſonnement, & non point par le ſentiment qu'on s'apperçoit de ce défaut de varieté ; ce défaut n'eſt donc point réel en fait de goût, ou du moins il eſt bien léger.

Je ne vois pas non plus quel ſi grand crime c'eſt, d'avoir un peu adouci le caractere de certains Héros, dont l'humeur farouche & ſauvage eût été peu compatible avec

nos mœurs, il eſt vrai que ce n'eſt point les peindre tels qu'ils doivent être pour intéreſſer & pour plaire.

Ainſi perſonne n'eſt choqué d'entendre *Bajazet* dire à ſa chere *Athalide*.

Plus vous me commandez de vous être infidéle
Madame, plus je vois combien vous meritez,
De ne point obtenir ce que vous ſouhaitez.
Quoi! cet amour ſi tendre, & né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le ſilence,
Vos larmes que ma main pouvoit ſeule arrêter,
Mes ſermens redoublés de ne vous point quitter,
Tout cela finiroit pour une perfidie!

Ces expreſſions tendres & mille autres auſſi paſſionnées n'en charment pas moins, pour être miſes dans la bouche d'un Turc.

Mais s'il faut raiſonner ſur des ouvrages, dont le ſentiment ſeul doit être l'arbître, examinons de près les Héros de M. *Racine*; confrontons-les, & nous verrons que cet homme inimitable a ſçû mettre entre

entre eux des différences très-ſenſibles. *Achille* & *Britannicus* ſont tous deux jeunes & tous deux amoureux ; il croient tous les deux avoir ſujet de ſe plaindre de leurs Maîtreſſes, l'un parce qu'il la croit infidéle ; l'autre, parce qu'il trouve qu'elle n'entre point aſſez dans les mouvemens trop impetueux.

Voyez avec quelle douceur & quel reſpect ſe plaint *Britannicus*, & par quels tranſports au contraire le furieux *Achille* ſignale ſon mecontentement.

ACHILLE à IPHIGENIE

Madame, vous devez aprouver ma penſée,
Il faut que le cruel qui m'a pû mépriſer,
Apprene de quel nom il oſoit abuſer.
. . . .
. . . .
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller ?)
Par la main de *Calchas* s'en va vous immoler ;
Et lorſqu'à ſa fureur j'oppoſe ma tendreſſe,
Le ſoin de ſon repos eſt le ſeul qui vous preſſe !
On me ferme la bouche ! on l'excuſe ! on le plaint !

C'eſt pour lui que l'on tremble, & c'eſt moi seul qu'on craint !
Triſte effet de mes ſoins ! eſt ce donc là, Madame.
Tout le progrès qu'*Achille* avoit fait dans votre Ame ?

La douceur d'une Maîtreſſe eſt un écueil, contre le quel ſe briſe toute la fureur d'un amant vif & emporté. L'aimable *Iphigénie* ſe défend avec tant de bonté, & tant de tendreſſe, qu'*Achille* deſarmé, s'écrie avec ſa vivacité ordinaire :

Ah ! ſi je vous ſuis cher ; ma Princeſſe, vivez.

Dans un autre Scéne, *Achille*, plein d'ardeur, vient arracher *Iphigenie* à la mort ; cette Princeſſe toûjours vertueuſe au milieu de ſa diſgrace, & toûjours ſoumiſe aux ordres de ſon pere, refuſe le ſecours qui lui eſt préſenté ; *Achille* déſeſpéré de ce refus, reprend toute ſa colere.

Eh bien ! n'en parlons plus. Obéissez cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle ;
Portez à votre pere, un cœur où j'entrevoi,
Moins de respect pour lui, que de haine pour
moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame !
Vous allez à l'Autel, & moi j'y cours, Madame ;
Si de sang & de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout sera légitime :
Le Prêtre deviendra la premiere victime ;
Le bucher par mes mains détruit & renversé,
Dans le Sang des Bourreaux nagera dispersé ;
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre Pere frappé, tombe & perit lui-même,
Alors de vos Respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

En achevant ces mots il disparoît.

Qu'on reconnoit bien, a tous ces traits, le colérique *Achille* d'*Homere !* M. *Racine* lui a donné de plus un petit vernis de galanterie Françoise qui le rend encore plus aimable.

Britannicus aussi doux qu'*Achille* est emporté, met dans ses reproches toute la candeur & toute la tendresse de son caractere.

BRITANNICUS à JUNIE.

Ah ! vous deviez du moins plus long-tems disputer,
Je ne murmure point, qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune,
Que l'éclat d'un empire ait pû vous éblouir,
Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez jouir.
Mais que de ces grandeurs, comme un autre occupée,
Vous m'en ayez paru si long-tems detrompée ;
Non, je l'avoue encor mon cœur désespéré,
Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.
J'ai vû sur ma ruine élever l'injustice ;
De mes persécuteurs j'ai vû le ciel complice.
Tant d'horeurs n'avoit point épuisé son courroux ;
Madame, il me resteroit d'être oublié de vous.

Je pourrois prouver par beaucoup d'autres exemples, que M. *Racine* a sçû, aussi-bien que *Corneille*, donner à ses Héros des traits propres, qui les distinguent les uns des autres.

Je crois voir bien autant de différence entre les caracteres d'*Achille*, de *Xipharés* & de *Titus*,

qu'entre ceux de *Viriate*, de *Sophonisbe* & de *Cornelie*.

Les Héroïnes de *Corneille*, comme nous avons vû, sont fieres, ambitieuses & remplies de grands sentimens.

Celles de *Racine* sont tendres, engageantes, & en vérité, elles sont mille fois plus propres a inspirer de l'amour. Il n'y a personne qui n'aimât mieux avoir pour épouse une *Iphigénie* ou une *Athalie*, qu'une *Aristie* ou une *Viriate*.

Que *Monime* est touchante, lorsqu'elle avoue à *Xipharès* l'amour qu'elle a pour lui?

Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures loix,
Parler pour la premiere & la derniere fois;
Vous m'aimés dès long-temps : une égale tendresse,
Pour vous long-temps m'afflige & m'intéresse;
Songez depuis quel jour ces funestes appas,
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas;
Les plaisirs d'un espoir qui ne vous dura guere.

Le trouble où vous jetta l'amour de votre pere,
Le tourment de me perdre & de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos voeux ;
Vous n'en ſçauriez, Seigneur, rappeller la mémoire,
N'y conter vos malheurs, ſans conter mon Hiſtoire, &c.

Que tous ces ſentimens ſont doux & naturels ! & qu'on reconnoît bien là le vrai langage d'une jeune & vertueuſe Princeſſe, malheureuſe victime de ſa grandeur, toujours obligée de combattre un penchant agréable qui l'entraîne, & auquel le commun des hommes a l'avantage de pouvoir ſe livrer ſans conſéquence !

Junie dans *Britannicus*, *Athalie* dans *Bajazet*, *Iphigénie*, *Aricie* dans *Hipolyte* parlent toutes du même ton. C'eſt la même douceur, la même patience dans les maux, la même tendreſſe dans les ſentimens, la même vertu ; enfin elles ſont toutes ſemblables.

Est-ce un défaut ? non, si c'est un plaisir.

Roxane elle-même, malgré toute sa jalousie, ses menaces & ses emportemens, n'est-elle pas bien tendre & bien aimable lorsqu'elle dit à *Bajazet* ?

Bajazet, écoûtez ; je sens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir,
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.

Et dans un autre endroit :

Je ne puis vivre enfin, si je ne vis pour toi.
Je te donne, cruel, des armes contre moi;
Sans doute, & je devrois retenir ma foiblesse.
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté ;
De toi dépend ma joie & ma félicité ;
De ma sanglante mort, ta mort sera suivie ;
Quel fruit de tant des soins que j'ai pris pour
ta vie !

On trouve dans toutes les piéces de *Racine* cette tristesse majestueuse, qui, comme il le dit lui-même, fait tout le plaisir de la

Tragédie, & que *Corneille*, à mon avis, n'a pas si bien connue que lui.

Les Héros de *Corneille* sont fiers, ambitieux, sublimes dans leurs sentimens, un peu vains dans leurs discours, un peu Sophistes dans leurs raisonnemens; ils ne connoissent guéres la tendresse; du moins, ils parlent & ils agissent comme s'ils ne la connoissoient point; ceux à qui le Poéte a voulu donner de l'amour, ne sont tout au plus que galans & nullement amoureux.

Corneille n'a pas sçû tirer parti de cette passion, si brillante sur le Théâtre, si variée dans ses transports & dans ses effets, & si propre à reveiller le sentiment, par la vivacité avec laquelle il l'exprime. Je parle en général, car il faut convenir que ce reproche ne peut tomber sur *Rodrigue*, n'y sur *Polyeucte*, qui sont aussi passionnés que *Bajazet* & *Britannicus*.

Les Héros de *Racine* ont toute la dignité qui leur convient, mais leur fierté eſt temperée par l'amour ; ils aiment ſincerément & ardemment ; ils ſont agités, ils ont des tranſports, ils ne ſont galans que parce qu'ils ſont tendres ; ils ont un air de douleur & de ſentiment, qui fait qu'on s'intéreſſe pour eux, & qu'on partage leurs peines ; enfin on admire ceux de *Corneille*, mais on aime & on plaint ceux de *Racine*.

Et franchement, quoiqu'un, peu cenſuré,
J'aime encor mieux être aimé qu'admiré.

Les partiſans du grand *Corneille* ne me ſçauront peut-être pas bon gré du paradoxe que je vais avancer, ni du parallele que je vais faire pour le prouver ; je les prie cependant d'examiner l'un & l'autre ſans prévention, s'ils le peuvent, & de ne céder qu'à la double au-

torité du sentiment & de la raison. Je prétends que *Corneille*, quoiqu'il s'éleve presque toujours plus haut que son illustre Rival ; ne fait pas cependant parler les grands hommes avec autant de noblesse & de bienséance que lui. Un exemple rendra sensible ce que je veux dire.

Je ne vois que très-peu de différence entre Dom *Rodrigue* & *Achille*, à l'emportement près, qui détermine le caractere d'*Achille* ; ils sont tout-à-fait semblables ; tous deux jeunes, tous deux vivement amoureux, tous deux bouillans d'ardeur & de courage.

D'un autre côté, le Comte de *Gormas* ressemble parfaitement à *Agamemnon* ; c'est le même orgueil joint à la même valeur. La situation de ces Héros dans le *Cid* & dans *Iphigénie*, est aussi la même. *Achille* adore *Iphigénie*, mais il

est enflamé de courroux contre *Agamemnon*, pere de cette Princesse, qui a voulu abuser du nom d'*Achille* pour la conduire à l'autel, où il avoit dessein de l'immoler.

Rodrigue pour venger l'honneur de son pere, est obligé de combattre le Comte de *Gormas*, pere de *Chiméne*, de laquelle il est éperdument amoureux. Toutes choses étant dont égales de part & d'autre, voyons de quelle maniere nos deux Rivaux ont sçû traiter cette délicate maniere.

C'est le fameux Dialogue de *Rodrigue* & du Comte avant leur combat, que je veux comparer avec la dispute d'*Achille* & d'*Agamemnon*. (N. B. Comme cet examen grossiroit un peu trop cette Brochure, nous renvoyons nos Lecteurs à la Tragédie du *Cid*. Acte II Scéne 2, & à celle d'*Iphigénie* Acte IV. Scéne 6. Il seroit bon même qu'on compa-

rat une partie des deux piéces ; un tel parallele fairoit plus d'impresſion ſur un homme de gout que toutes nos réflexions. Il n'y a que le ſentiment qui puiſſe être le juge des choſes de ſentiment.)

Cette Scéne (*) toute entiere eſt un chef-d'œuvre, & un excellent modéle de la maniere dont-on doit faire parler des Héros.

Cette ſeule conteſtation ſuffiroit pour caractériſer parfaitement *Achille* & *Agamemnon*. L'un & l'autre ne s'y démentent jamais : *Agamemnon* eſt toujours orgueilleux, toujours jaloux de ſon autorité ; *Achille* eſt toujours impatient, toujours furieux ; mais on ne voit point qu'ils parlent d'eux-mêmes, qu'ils chantent leurs propres louanges, ni qu'ils exaltent ridiculement leur bravoure. (†) *Achille* menace *Agamemnon*,

(*) Celle de *Racine*.

(†) C'eſt le défaut de *Corneille* dans la Scéne citée & dans preſque toutes ſes Tragédies.

memnon, mais avec quelle grandeur & quelle délicateſſe tout enſemble ! quelle nobleſſe dans la penſée & dans l'expreſſion, que tout cela eſt habilement ménagé !

Rendons à chacun ce qui lui appartient ; la plûpart des beautés de cette admirable Scéne ſont empruntées d'*Homére* : mais combien l'imitateur a-t-il encheri ſur ſon original.

L'*Achille* de M. *Racine* eſt auſſi emporté que celui d'*Homére*, mais il s'en faut beaucoup qu'il ne ſoit auſſi groſſier.

Il n'appelle point *Agamemnon* : *gueule de chien, le plus inſolent & le plus avide de tous les hommes, homme revêtu d'impudence, fourbe, impoſteur, yvrogne, qui a les yeux d'un Chien & le cœur d'un Cerf, bête carnaciere qui dévore le peuple*, &c. L'*Achille* François céde ſans peine à l'*Achille* Grec la gloire d'invectiver ſi mauſſadement. La ſeule

chose que je puisse reprocher à Madame de *Sevigné*, c'est son injustice à l'égard du grand R*acine* : entraînée par le préjugé, qui alors étoit favorable à *Corneille*, elle parle dans quelques-unes de ses lettres avec très-peu de circonspection de ce Rival illustre qui le remplaça si avantageusement. J'ai toujours été très-mécontent d'elle, toutes les fois que j'ai lû ces paroles adressées à Madame de *Grignan*.

» Il y a des choses agréables dans » *Racine*, & rien de parfaitement » beau, rien qui enleve ; point de » ces tirades de *Corneille*, qui font » frissonner, ma fille, gardons-» nous bien de lui comparer *Ra-* » *cine*; sentons-en la différence ; il y » a des endroits froids & foibles, » & jamais il n'ira plus loin qu'*An-* » *dromaque*.

» *Racine* fait des Comédies pour

» la *Chammelai*, ce n'eſt pas pour
» les ſiécles à venir ; ſi jamais il
» n'eſt plus jeune, & qu'il ceſſe
» d'être amoureux, ce ne ſera plus
» la même choſe. Vive donc vieil
» ami *Corneille*; pardonnons-lui des
» méchans vers, en faveur des di-
» vines & ſublimes beautés qui
» nous tranſportent ; ce ſont de
» traits de Maîtres qui ſont inimi-
» tables ; *Deſpréaux* en dit encore
» plus que moi ; & en un mot, c'eſt
» le bon goût ; tenez-vous y. »

Tout cela eſt fort légérement décidé & prouve ſeulement qu'avec tout le goût poſſible, on peut quelquefois être fort mauvais Juge en matiere de goût. Il faut plaindre ceux qui ſont aſſez difficiles, ou aſſez aveugles pour ne trouver dans *Racine* rien de parfaitement beau, rien qui enleve, rien qui faſſe friſſonner.

Il eſt vrai que quand Madame

de *Sevigné* parloit ainsi ; elle n'avoit point encore vû les excellentes Tragédies qui ont achevé de mettre le sceau à la reputation de M. *Racine* ; mais elle n'en est pas moins inexcusable, puisqu'elle avoit vû *Britannicus*. Au reste, je n'examine point si M. *Racine* n'a pas été plus loin qu'*Andromaque*, mais j'ose dire que son horoscope tirée par Madame de *Sevigné*, a été bien glorieusement démentie par *Mithridate*, par *Phédre & Hypolite*, &c. Je ne dis rien d'*Iphigénie*; on prétend que la *Chammelai* en a fourni le modéle ; s'il est ainsi, qu'elle obligation ne lui a-t-on pas? Mais *Athalie*, le Chef-d'œuvre de notre Théâtre, n'a point été faite assurement pour la *Chammelai*, & l'Auteur n'étoit plus jeune, lorsqu'il la composa.

Je suis persuadé que si Madame de *Sevigné* eut vu cette Piéce,

elle se seroit retractée, comme elle fit au sujet de l'Oraison funébre de M. de *Turenne*, que M. *Fléchier* prononça, après que M. *Mascaron* eut enlevé tous les suffrages.

Vive dont notre vieil ami *Corneille*; à la bonne heure. Mais vive aussi notre aimable & tendre *Racine*, ce Pere du sentiment, & le premier Peintre fidele des foiblesses du cœur humain. *Despréaux en dit encore plus que moi*, ajoute Madame de *Sevigné*. Je ne vois point en quel endroit *Despréaux* en dit plus, & j'ignore ce qu'il pouvoit en dire dans la conversation; mais je sçai que dans son Epitre à M. *Racine*, (qui est la septiéme de ses Epitres) il donne à ce grand homme les éloges qui lui sont dûs, & tourne en ridicule ses injustes Censeurs. Je sçais encore que dans sa XII[e]. Réflexion sur *Longin*, il conclut:

» Que c'est avec très-peu de
» fondement que les admirateurs
» outrés de M. *Corneille*, veulent
» insinuer que M. *Racine* lui est
» beaucoup inférieur pour le Su-
» blime ; puisque sans apporter
» quantité de preuves du contaire,
» il ne paroît pas que toute cette
» grandeur de vertu romaine tant
» vantée, que le premier a si bien
» exprimée dans plusieurs de ses
» piéces, & qui a fait son excessive
» reputation, soit au-dessus de l'in-
» trepidité plus qu'héroïque, & de
» la parfaite confiance en Dieu de
» ce véritablement pieux, grand, sa-
» ge & courageux Israélite. » (*Joad* dans *Athalie*.)

Dans un autre endroit, Madame de *Sevigné* parle de *Bajazet* avec assez de mépris ; elle trouve ce personnage glacé, les mœurs des Turcs mal observées, le dénouement mal préparé, & en même

temps elle parle avec éloge de la *Pulcherie* de *Corneille*.

Cela eſt naturel ; qui n'aime point *Bajazet*, doit aimer *Pulcherie*.

C'eſt ainſi que Madame *Des-Houlieres* ſe déclara depuis pour la *Phedre* de *Pradon*, & lui donna hautement la préférence ſur la *Phedre* de M. *Racine* ; elle fit plus, elle hazarda contre cette admirable Tragédie quelques Vers, qui ne font honneur ni à ſon goût ni à ſon talent d'ailleurs ſi illuſtre.

Cette injuſtice de Madame de *Sevigné* envers M. *Racine*, eſt d'autant plus ſurprenante, que le caractere doux & tendre de cette Dame ſe rapporteroit fort à celui de cet illuſtre Tragique. C'eſt elle-même qui le dit :

Je ſuis douce, je ſuis tendre, ma chere enfant, juſques à la folie.

Et toutes ſes lettres en font foi. La piéce de *Racine* qui lui plaiſoit

le plus, étoit *Andromaque*, parce qu'elle trouvoit dans les ſentimens de cette Troyenne pour ſon fils, une image de ceux qu'elle avoit pour ſa chere fille.



JUGEMENT

DE M. l'Abbé Bateux & de la Bruyere, sur Corneille & Racine.

PASSONS quatorze siécles & venons tout d'un coup au grand *Corneille*; cet homme né pour créer la Poésie Théâtrale, si elle n'eût pas été créée avant lui. Il réunit toutes les parties, le tendre, le touchant, le terrible, le grand, le sublime. Mais ce qui domine sur toutes ces qualités & qui les embrasse chez lui, c'est la grandeur & la hardiesse. *Corneille* est peut-être le plus fort génie, qui ait paru depuis les Grecs. C'est le génie qui fait tout en lui, qui a créé les choses & les expressions. Il a partout une majesté, une force, une

magnificence, dont perſonne n'approcha jamais. Quelle gloire pour notre langue, qu'on dit moins forte que la latine & la grecque, d'avoir pû fournir à cet homme divin des traits capables de rendre ſon feu & ſes idées !

Lorſque ce grand homme commençoit à vieillir, M. *Racine*, né avec un génie heureux, un goût exquis, nourri de la lecture des excellens modéles des Grecs, accommoda la Tragédie à ſa maniére. L'Elevation de *Corneille* étoit un monde où beaucoup de gens ne pouvoient arriver. Dailleurs ce Poëte avoit des défauts ; il y avoit chez lui de vieux mots, des diſcours quelquefois embarraſſés, des endroits qui ſentoient le déclamateur. *Racine* eût le talent d'éviter ces petites fautes : toûjours élégant, toûjours exact, il joignoit le plus grand art au génie, & ſe ſervoit quelque-

fois de l'un pour remplacer l'autre. Cherchant moins à élever l'ame qu'à la remuer, il parut plus aimable, plus commode & plus à la portée de tout ſpectateur. *Corneille* eſt comme quelqu'un l'a dit, un Aigle qui s'éleve au-deſſus des nues, qui regarde fixement le Soleil, qui ſe plait au milieu des éclairs & de la foudre : *Racine* eſt une *Colombe* qui gémit dans des Boſquets de Mirthe, au milieu des Roſes. Il n'y a perſonne qui n'aime *Racine* ; mais il n'eſt pas accordé à tout le monde d'admirer *Corneille*, autant qu'il le mérite.

» *Corneille*, dit M. de la Bruye-
» re, ne peut-être égalé dans les
» endroits où il excelle : il a pour
» lors un caractere original & ini-
» mitable, mais il eſt inégal. Dans
» quelques unes de ſes meilleures
» piéces, il y a des fautes inexcu-
» ſables contre les mœurs, un ſtile

» de déclamateur qui arrête l'action » & la fait languir, des négligences » dans les vers & dans l'expression, » qu'on ne sauroit comprendre en » un si grand homme. Ce qu'il y a » eu de plus éminent en lui, c'est » l'esprit qu'il avoit sublime. »

» *Racine* est soutenu, toûjours le » même par-tout; soit pour le des- » sein & la conduite de ses piéces, » qui sont justes, réguliéres, prises » dans le bon sens & dans la natu- » re; soit pour la versification, qui » est correcte, riche dans ses rimes, » élégante, nombreuse, harmo- » nieuse. Si cependant il est permis » de faire entre eux quelque com- » paraison, & de les marquer l'un » l'autre, parcequ'ils ont de plus » propre & par ce qui éclate or- » dinairement dans leurs ouvrages; » peut-être qu'on pourroit parler » ainsi; *Corneille* nous assujettit à » ses carracteres & à ses idées:

Racine

» *Racine* se conforme aux nôtres.
» Celui-là peint les hommes comme
» ils devroient être, celui-ci les
» peint tels qu'ils sont. Il y a plus
» dans le premier de ce qu'on ad-
» mire & de ce qu'on doit même
» imiter : il y a plus dans le second
» de ce qu'on reconnoit dedans les
» autres & de ce qu'on éprouve en
» soi-même. L'un éleve, étonne,
» maitrise, instruit ; l'autre plait,
» remue, touche, pénétre. Ce
» qu'il y a de plus grand, de plus
» imperieux dans la raison est manié
» par celui-là ; par celui-ci, ce qu'il
» y a de plus tendre & de plus flat-
» teur dans la passion. Dans l'un ce
» sont des régles, des préceptes,
» des maximes ; dans l'autre, du
» goût & des sentimens. L'on est
» plus occupé aux piéces de *Cor-*
» *neille* ; l'on est plus ébranlé & plus
» attendri à celles de *Racine*. *Cor-*
» *neille* est plus moral ; *Racine* est

» plus naturel. Il ſemble que l'un
» imite *Sophocle* & que l'autre doit
» plus à *Euripide*. »

De ces deux grands hommes réunis, on peut ſe former une idée du parfait tragique, tellement qu'on ait dans cette idée la regle, & la meſure du mérite de chaque Tragédie & qu'on pourra les croire plus ou moins parfaites, ſelon le degré de proximité qu'elles auront avec cette idée.

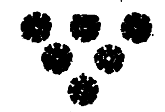
Nous nous étions propoſés de donner l'examen de l'*Horace* de *Corneille* & de toute l'*Athalie* de *Racine*. Mais les détails nous ayant parut trop-longs, nous nous ſommes bornés à faire voir qu'elle eſt l'ordonance & l'expoſition de la piéce de *Corneille*; en y joignant ſeulement quelques morceaux cités pour montrer en paſſant qu'elle eſt ſa maniére de peindre.

On a vû dans *Sophocle* la nature

riche, mais naïve & ſimple. On verra le noble, le grand, l'héroïque dans *Corneille*.

Tout le monde ſçait l'Hiſtoire des trois *Horaces* qui combattent pour Rome, contre les trois Curiaces qui combattent pour Albe. Deux des *Horaces* ſont tués & le troiſiéme quoique reſté ſeul, trouve le moyen de vaincre les trois Curiaces. Rien n'eſt plus ſimple que ce ſujet, &c. &c. &c.

(Voyez la ſuite dans le *Cours de belles Lettres* p. 180).



REFLEXIONS

SUR la maniere de Dialoguer de Corneille & de Racine, de Voltaire & de Crebillon.

L'ART du Dialogue consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent en effet se dire. N'est-ce que cela, me repondra-t'on ! Non, il n'y a pas d'autre ecret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il supose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, & assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du Dialogue, sans contredit, est celui de la Tragédie. Car non-seulement il y a

uue extrême difficulté à faire parler des Princes convenablement ; mais la Poësie noble & naturelle qui doit animer ce Dialogue , est encore la chose du monde la plus rare.

Le Dialogue est plus aisé dans la Comédie; & cela est si vrai, que presque tous les Auteurs Comiques dialoguent assez bien. Il n'en est pas ainsi dans la haute Poësie. *Corneille* lui-même ne Dialogue point comme il faut dans huit ou neuf piéces. Ce sont de longs raisonnements embarassez. Vous n'y retrouverez point ce Dialogue vif & touchant du *Cid.*

LE CID.

Son malheureux Amant aura bien moins de peine
A mourir de ta main , qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Và , je ne te hais point.

LE CID.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

LE CID.

Crains-tu si peu la honte & si peu les faux bruits !

Le Chef-d'œuvre du Dialogue est encore une Scéne dans les *Horaces*.

HORACE.

Albe vous a nommé. *Je ne vous connois plus.*

CURIACE.

Je vous connois encor, & c'est ce qui me tue.

Peu d'Auteurs ont sçû imiter les éclairs vifs de ce Dialogue pressant & entre-coupé. La tendre mollesse & l'élégance abondante de *Racine*, n'a guéres de ces traits de répartie & de replique en deux ou trois mots qui ressemblent à des coups d'escrime, poussez & parez presqu'en même tems.

Je n'en trouve guéres d'exemples que dans l'Œ*dipe* nouveau.

ŒDIPE.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſére !

ŒDIPE.

O trop fatal hymen ! O feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteins ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le suis plus.

Il y a cent autres beautés de Dialogue, dans le peu de bonnes Piéces qu'à données *Corneille*; & toutes celles de *Racine*, depuis *Andromaque*, en sont des exemples continuels.

Les autres Auteurs n'ont point ainsi l'Art de faire parler leurs Acteurs. Ils ne s'entendent point; ils ne se répondent point pour la plûpart. Ils manquent de cette Logique secrette, qui doit être l'Ame de tous les entretiens, même de plus passionnez.

Nous avons deux Tragédies, qui sont plus remplies de terreur, & qui par des situations intéressantes touchent le spectateurs, autant que celles de *Corneille*, de *Racine*, & de *Voltaire*. C'est *Electre* & *Rhadamiste*; mais ces piéces étant mal

dialoguées & mal écrites, à quelques beaux endroits près, ne seront jamais mises au rang des Ouvrages Classiques, qui doivent former le goût de la jeunesse; c'est pourquoi on ne les cite jamais, quand on cite les Ecrivains purs & châtiez.

Le Lecteur est au supplice lorsque dès le premiéres Scénes il voit, dans *Electre*, *Arcas* qui dit à cette Princesse.

> Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
> Flatez plutôt d'*Itis* l'audacieuse flâme;
> Faites que votre hymen se différe d'un jour,
> Peut-être verrons-nous *Oreste*, de retour.

Outre que ces vers sont durs & sans liaison, quel sens nous presentent-ils! Ne pourroit-on pas flâter la passion d'*Itis* en montrant du trouble! Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flâter la passion de son Amant? Il falloit dire; *Loin de faire voir vos terreurs, flâter Itis*; mais qu'elle liaison y a-

s'il entre flâter la flâme d'*Itis*, & faire que son hymen avec *Itis* se diffère ? Il n'y a là ni raisonnement, ni diction, & rien n'est plus mauvais.

Ensuite ELECTRE dit à *Itis*.

Dans l'état où je suis, toûjours triste ; quels charmes
Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes ?
Porte ailleurs ton amour, & respecte mes pleurs.

EGISTE.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine,
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Ce n'est pas-là répondre. Que veut dire ; *Ne m'enviez pas mon amour ?* En quoi *Electre* peut-elle envier cet amour ! Cela est inintelligible & barbare.

Clitemnestre vient ensuite qui demande au jeune *Itis*, si sa fille *Electre*, se rend enfin à la passion de ce jeune homme ; & elle menace *Elec-*

tre, en cas de résistance. *Egiste* alors dit à *Clitemnestre*.

> Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus....

CLITEMNESTRE *repond.*

> Par ce raisonnement je connois vos refus,

Mais *Egiste* n'a fait-là aucun raisonnement. Il dit en un Vers seulement *qu'il ne peut contraindre Electre*. Il falloit faire raisonner *Itis*, pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le Tiran arrive, il demande encore à *Clitemnestre*, si *Electre* consent au mariage ?

ELECTRE *répond.*

> Oui, pour ce grand hymen, ma main est toute prête ;
> Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.
> Et je le garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide & impertinente pointe ! *Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang*. Cela s'enten-

droit naturellement, *En faveur de ton Fils*. Et ici cela veut dire, en faveur de ton ſang que je veux faire couler. Y a-t'il rien de plus pitoyable que cette équivoque.

EGISTE *répond à cette pointe déteſtable.*

Cruelle, ſi mon Fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bien-tôt juſqu'où va ta conſtance.

Mais il n'a pas été ici queſtion de *conſtance*. Il veut dire aparemment; je me vengerois de toi, en approuvant ta conſtance dans les ſupplices: mais *je me vengerois*, ſuffit; & *juſqu'où va ta conſtance*, n'eſt que pour la rime.

Après cela *Egiſte* quitte *Clitemneſtre* en lui diſant;

Mais ma Fille paroit, Madame, je vous laiſſe,
Et je vais travailler au repos de la Gréce.

Quand on dit; quelqu'un *paroît*, *je vous laiſſe*; cela fait entendre que ce quelqu'un eſt notre ennemi, ou qu'on a des raiſons pour ne pas

paroître devant lui; mais point du tout; c'est ici de sa propre Fille don til parle. Quelle raison a-t'il donc pour s'en aller! *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grece*; mais on n'a pas dit encor un seul mot du repos ou du trouble de la Gréce. Enfin cette Fille qui vient-là, aussi mal-à-propos que son Pere est sorti, termine l'Acte, en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en Vers inintelligibles, & finit par dire;

Allons trouver le Roi;
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raison, je vous prie, de *faire tout pour l'amour, si l'amour ne fait rien pour elle.* Quel jeu de mots, indigne d'une soubrette de Comédie! Si je voulois examiner ici toute la piéce, on ne verroit pas une page qui ne fut pleine de

pareils défauts. Ce n'eſt point ainſi que dialogue *Sophocle* ; & il n'a point ſur-tout défiguré ce ſujet Tragique par des Amours poſtiches, par une *Iphianaſſe*, & un *Itis*, perſonnages ridicules. Il faut que le ſujet ſoit bien beau pour avoir réuſſi au Théâtre, malgré tous les défauts de l'Auteur ; mais auſſi il faut convenir qu'il a ſçû très-bien conſerver cette ſombre horreur, qui doit régner dans la piéce d'*Electre*, & qu'il y a des ſituations touchantes, des reconnoiſſances qui attendriſſent plus que les plus belles Scénes de *Racine*, leſquelles ſont ſouvent un peu froides, malgré leur élégance.

M. de *Voltaire* dialogue infiniment mieux que M. de *Crebillon*, de l'aveu de tout le monde, & ſon ſtile eſt ſi ſupérieur, que dans quelques-unes de ſes piéces, comme dans *Brutus* & dans *Jules-Céſar*,

je ne crains point de le mettre à côté du grand *Corneille*, & je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les même sujets traitez par eux. Je ne parle pas d'*Œdipe*; car il est sans difficulté que l'*Œdipe* de *Corneille* n'aproche pas de l'autre. Mais choisissons dans *Cinna* & dans *Brutus* des morceaux qui ayent le même fonds de pensées.

CINNA, *parlant à Auguste.*

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats;
Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité,
Seme dans l'Univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le Monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans veulent des Souverains;
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

1°. *Toutes sortes d'Etats reçus par tous les climats*, n'est pas une bonne expression, attendu qu'un Etat est toûjours Etat, quelque forme de

Gouvernement qu'il ait. De plus, on n'eſt point reçû par un climat.

2°. Ce n'eſt point une injure qu'on fait à un Peuple en changeant ſes Loix. On peut lui faire tort : on peut le troubler ; mais *injure* n'eſt pas le terme convenable & propre.

3°. *Les Macédoniens aiment la Monarchique.* Il ſous-entend l'Etat *Monarchique*. Mais ce mot, *Etat*, ſe trouvant trop éloigné, le *Monarchique* eſt-là un terme vicieux ; un adjectif, ſans ſubſtantif.

Que dans tous vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toûjours ſacrée.

Tout ce mourceau d'ailleurs eſt très-proſaïque.

Il eſt très-utile d'éplucher ainſi les fautes de ſtile & de langage où tombent les meilleurs Auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour de régles. Ce qui n'arrive

que trop ſouvent aux jeunes gens & aux Etrangers.

Brutus le Conſul, dans la Tragédie de ce nom, s'exprime ainſi dans un cas fort aprochant.

Allons, il n'eſt plus tems, chaque Etat à ſes Loix,
Qu'ils tient de ſa nature, & qu'il change à ſon choix:
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous ſes Maîtres,
Et de leur chaine antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fut Eſclave comme eux.
La Gréce entiére eſt libre, & la molle *Ionie*,
Sous un joug odieux languit aſſujetie. . . .
Rome eût ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier Citoyen fut le grand *Romulus*.
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême,
Numa qui fit nos Loix y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avouë, a fait un mauvais choix, &c.

J'avouë hardiment que je donne ici la préférence au ſtile de *Brutus*.

Après ces quatre Tragiques, je n'en connois point qui méritent la

peine d'être lûs ; d'ailleurs il faut se borner dans ses lectures. Il n'y a dans *Corneille* que cinq ou six Piéces, qu'on doive ou plutôt qu'on puisse lire. Il n'y a que l'*Electre* & le *Rhadamiste* chez M. *Crebillon*, dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture ; mais pour les piéces de *Racine*, je conseille qu'on les lise toutes très-souvent, hors, *Les fréres Ennemis*.



EXAMEN

DES fautes de Langage, dans la Tragédie de Pompée.

. . . .

. . . .

SOnt les titres affreux, dont le droit de l'épée
Justifiant César, a condamné Pompée.

On ne peut dire *le titre dont on condamne*; mais le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles saisons,
Balance le pouvoir & non pas les raisons.

En de telles saisons, est une expression lâche & vicieuse. *Balance le pouvoir*, n'est pas le mot propre; il vouloit dire, *consulte son pouvoir*.

Cette émistiche, *& non pas les raisons*, dit tout le contraire de ce

qu'il doit dire. Ce sont précisément les raisons ; c'est-à-dire, la raison d'Etat qu'on examine & qu'on pese.

> Soutiendrez-vous un faix, sous qui Rome succombe,
> Sous qui tout l'Univers se trouve foudroyé ;

Le mot, *foudrayé*, est très-impropre ; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

> Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot *d'encens* ne peut admettre de pluriel. Il falloit absolument *votre encens*.

> Il cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
> A ne point s'aquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point le *rang d'une dette*, mais la nature d'une dette, & il falloit dire, à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point*, ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que*.

Je ne corrigerai ce Vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je ſerai libre. Je n'écrirai *que* quand j'aurai du loiſir, &c.

Aſſurer ſa puiſſance & ſauver ſon eſtime.

Sauver n'a là aucun ſens. Il ne veut pas dire, conſerver ſa réputation; il ne ſignifie pas conſerver ſon eſtime. Il eſt un barbariſme inintelligible.

Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.

Prêter l'eſprit, n'eſt pas François; mais c'eſt une licence qu'on devroit peut-être accorder à la Poéſie.

Et ſon dernier ſoupir, eſt un ſoupir illuſtre.

Soupir illuſtre, eſt bon à la vérité en Grammaire, mais en Poéſie, il tient un peu du phébus.

Ce Prince d'un Sénat Maître de l'Univers,
Si-tôt que d'un malheur la fortune eſt ſuivie,

Les monſtres de l'Égypte ordonnent de ſa vie.

La conſtruction eſt vicieuſe : elle ſeroit pardonnable à une grande paſſion ; mais ici c'eſt *Cléopatre* qui parle de ſang froid

Il en couta la vie & la tête à *Pompée*

On ſent combien *la tête* eſt de trop.

Je connois ma portée & ne prends point le change ;
Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux Vers, & ſur-tout le dernier, ſont des expreſſions baſſes & trop populaires ; *& un peu bien dû*, eſt barbare.

Mais plus dans l'inſolence elle s'eſt emportée.

On s'emporte à des excès d'inſolence. On s'emporte avec inſolence, à trop d'inſolence, & non pas *dans l'inſolence*.

De s'en plaindre à *Pompée* auparavant qu'à lui.

Il falloit *avant qu'à lui.* L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point, je passerai par Strasbourg, auparavant d'aller à Paris ; mais avant d'aller, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.

Il falloit *de se relever* ; *étourdis*, est trop bas.

Quoiqu'il en fasse, enfin.

Il faut *quoiqu'il fasse* sur-tout dans le style noble.

Il venoit à plein voile

On dit, *à pleines voiles.* Ce mot, *voile* est féminin.

Voilà ce qu'attendoit,
Ce qu'au juste, *Osiris*, la Reine demandoit

Le régime des deux verbes est mal

placé ; c'eſt une faute, mais légére.

Tout beau, nous vous devons le tout.

Sont des termes bas & comiques; mais ce ne ſont pas des fautes Grammaticales.

Il nous falloit pour vous craindre, votre clémence.
Et que le ſentiment d'un cœur trop généreux,
Uſant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

Toute cette phraſe eſt mal conſtruite. En voici le ſens : votre clémence étoit dangereuſe pour vous ; & nous avons craint que par un ſentiment trop généreux, vous ne vous rendiſſiez malheureux, en uſant mal de vos droits.

Je m'appaiſerois Rome avec votre ſupplice.

On ne peut dire, *s'appaiſer quelqu'un*, comme on dit s'immoler, ſe concilier, s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flâme ?

Comme,

Comme, au lieu de comment, étoit déjà une faute du temps de *Corneille*.

> Elle craint toutefois ;
> L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois.

On traite avec mépris. On a du mépris. On ne fait point de mépris.

> D'un Astre envenimé, l'invisible poison.

L'invisible poison d'un Astre, est une pensée fausse, mal exprimée, quoique la Grammaire soit ici observée.

> Qu'il eut voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il falloit, *que le bonheur de mes armes.*

> Quoi, de la même main & de la même épée,
> Dans un tel désespoir à ses yeux a passé.

Comment peut-on passer d'une main & d'une épée, dans un désespoir.

Quelques ſoins qu'ait Céſar.

On prend des ſoins, on a ſoin de quelque choſe, on agit avec ſoin ; mais on ne peut dire en général, avoir des ſoins.

Pour de ce grand deſſein aſſurer le ſuccès.

Cette inverſion n'eſt pas permiſe. On en ſent la raiſon. Elle vient de la dureté de ces deux monoſſyllabes, *pour de*

Ainſi que la naiſſance, ils ont les eſprits bas.

Il falloit, ils ont l'eſprit bas ; ſurtout, *naiſſance*, étant au ſingulier.

De quoi peut ſatisfaire un cœur ſi généreux,
Le ſang abject & vil de ces deux malheureux !

De quoi peut ſatisfaire, n'eſt pas françois ; il falloit, *comment*, ou en *quoi*

J'en ai déjà parlé ; mais il a ſçû gauchir.

Gauchir eſt un terme trop peu noble.

C'eſt ce glorieux titre à préſent effectif.

Effectif eſt un terme du Barreau.

A mes vœux innocens ſont autant d'ennemis,

Il falloit *de mes vœux* : on n'eſt pas ennemi *à*, on eſt ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces,
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles forces.

Ces deux Vers ſont un galimatias, pour le ſens & pour l'expreſſion. *Des amorces* ne donnent pas de forces, & on ne ſent pas *un cœur nouveau à une amorce*.

Mes yeux, puis je vous croire, & n'eſt ce point un ſonge,
Qui ſur mes triſtes vœux a formé ce menſonge?

Un *ſonge*, qui forme un menſonge *ſur des vœux*, forme une phraſe trop entortillée & trop peu exacte. C'eſt du galimatias.

Qu'avec chaleur *Philippe* on court à le vanger.

On court vanger, ſaiſir, prendre, combattre. On ne court point à combattre, à prendre, à ſaiſir, à vanger.

Pour grand qu'en ſoit le prix, ſon péril en rabat.

Pour grand que, n'étoit plus en uſage dès le temps de *Corneille*. On ne trouve pas de ces expreſſions ſuranées dans les *Lettres Provinciales*, qui ſont de même date. Il *en rabat*, eſt un terme de tout temps ignoble.

J'en aimois mieux juger ſa vertu par la nôtre.

Il faut *juger de ſa vertu par la mienne*. Il n'eſt pas permis de joindre en cette occaſion le pluriel au ſingulier. *Phèdre* dans *Racine*, au lieu de dire, *j'excitai mon courage à le perſécuter*, ne dit point.

J'excitai notre courage à le perſécuter.
Parce qu'au point qu'il eſt, j'en voudrois faire autant.

Parce que, fait toujours en Vers un très-mauvais effet ; au *point qu'il eſt*, eſt actuellement ſurané & familier.

> Je ne viens pas ici pour troubler une plainte,
> Trop juſte à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il falloit dire, *permiſe à la douleur*, & non pas *trop juſte*. Une plainte n'eſt pas juſte à la douleur, comme un habit eſt juſte au corps.

> Vous êtes ſatisfaite, & je ne la ſuis pas.

Il faut, *je ne le ſuis pas* ; parce que ce *le* eſt neutre & indéclinable. Si on demandoit à des Dames, êtes-vous ſatisfaites ! Elles repondroient, *nous le ſommes*, & non pas, *nous les ſommes*. Ainſi une femme doit dire, je ſuis, & non je la ſuis.

> Aucuns ordres ni ſoins n'ont pu le ſecourir.

Il falloit, *aucun ordre, aucun soin n'a pu le secourir.*

Leur Roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;
Et *Pompée* est vangé, ce qu'il peut l'être ici.

De ton cœur adouci, ne peut se mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être*, ne peut être reçu pour signifier, autant *qu'il peut l'être* ; & c'est une grande faute de langage dans un Auteur moderne d'avoir mis,

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.
Ta nouvelle victoire & le bruit éclatant,
Qu'aux changemens de Roi pousse un peuple inconstant.

Un peuple qui pousse un bruit aux changemens de Roi, est un galimatias insupportable.

Et parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige

Il n'est pas permis dans le stile noble de placer ainsi l'adverbe audevant du verbe. On ne peut pas

dire en Vers héroïques, *ce qui davantage me plaît, ce que patiemment je supporte, & que à contre-cœur je fais, ce que prudemment je différe.*

J'ajoûte une Requête.

Ce terme du Barreau n'eſt point admis dans la Poéſie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez, moderez votre impatience; mettez un frein à votre impatience. Voilà le mot propre. *Faire force*, eſt barbare.

Non pas Céſar, non pas à Rome encore.
Il faut que ta défaite, & que tes funérailles,
A cette cendre aimée en ouvrant les murailles;
Et quoiqu'elle la tienne auſſi chere que moi.

Cette *elle* tombe ſur Rome, & ſemble tomber ſur la cendre de *Céſar*, par la conſtruction de la phraſe. *Auſſi chere que moi*; on

ne ſçait ſi c'eſt *Cornelie* qui eſt auſſi chere, ou ſi c'eſt à elle que cette cendre eſt auſſi chere. Ces amphibologies jettent une obſcurité déſagréable dans le ſtile. Je n'ai relevé que celle-ci, pour n'être pas trop long; mais la Tragédie que j'examine eſt pleine de ces obſcurités. C'eſt un défaut qu'il faut éviter avec ſoin.

Et quand tout mon éfort ſe trouvera rompu.

On rompt un projet, une ligne, des liens, une aſſemblée; on arrête un effort, on s'y oppoſe, on le rend inutile, &c.

J'ai vu le déſeſpoir qu'il a voulu choiſir.

On entre dans un déſeſpoir, on s'abandonne, on ſe livre au déſeſpoir; on ne le choiſit pas.

Il eſt de la fatalité
Que l'aigreur ſoit mêlée à la félicité.

On dit bien *nôtre destin* ; *la fatalité*, comme on dit, *il est d'usage* ; *l'aigreur* est un terme très-impropre, & l'amertume s'oppose à la douceur, & non à la *fatalité*.

Je me suis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de langage, & je n'ai pas parlé des vices du stile ; dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'étoit pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail ; dont cette Tragédie vicieuse & irreguliére est remplie.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

Fin de la Table.

